



PRÉFACE

Ce document est destiné à faire revivre le passé du 142^{ème} régiment d'infanterie pendant la grande guerre européenne, depuis la mobilisation générale, le 2 août 1914, jusqu'à l'armistice, le 11 novembre 1918.

On y trouvera tous les documents et renseignements susceptibles de faire ressortir la part du 142^{ème} dans le succès final.

Loudrefing, Ypres, Beauséjour, la Champagne, le fort de Vaux, les Éparges, les Monts, le Casque, la Somme, la Meuse, sont les principaux lieux où le régiment s'est couvert de gloire.

Les actes d'héroïsme des chefs et des soldats sont si nombreux qu'ils n'ont pu être tous mentionnés; les pertes furent très lourdes, surtout au début, mais tous ces sacrifices et la ferme volonté de vaincre nous ont conduits à la victoire.

Beaucoup de Français ont été éprouvés, et la lecture de cet ouvrage évoquera chez plusieurs des souvenirs pénibles; inclinons-nous très bas devant cette douleur; rendons hommage à tous ceux qui sont morts au champ d'honneur; respectons les mutilés, les blessés et les combattants qui ont eu la chance de revenir indemnes.

Tous ces efforts ont permis à la France immortelle d'éviter l'esclavage et l'asservissement brutal que nous aurions imposés l'Allemagne et ses alliés si nous avions été vaincus.

La France sort de cette guerre meurtrie, mais victorieuse; espérons que ce qui a été fait permettra à nos fils et petits-fils de vivre en paix.

A vous tous, combattants de la grande guerre, ce document est destiné: puisse-t-il rendre immortels les exploits et les héros du glorieux 142^{ème} régiment d'infanterie.

HISTORIQUE DU

142^{ème} RÉGIMENT D'INFANTERIE

PENDANT

LA GUERRE 1914-1918

LORRAINE

Dès le premier jour de la mobilisation, le 2 août 1914, Mende et Lodève connurent la fièvre des préparatifs de départ, avec l'enthousiasme (les soldats venus d'un peu partout: des monts de la Lozère, des causses de l'Aveyron, des plaines du Languedoc et du Roussillon.

Le 5 août, le 3^{ème} bataillon, avec le commandant DESROUSSEAUX, partait de Mende aux cris mille fois répétés de: «A Berlin ! »

Le 6, les deux autres bataillons quittaient Lodève, avec le colonel LAMOLLE, au milieu des cris d'enthousiasme de la foule.

Le 142^{ème} R.I. fait partie du 16^{ème} corps, 31^{ème} division, et forme avec le 122^{ème} la 62^{ème} brigade, aux ordres du général XARDEL.

La concentration se poursuit dans la région de Lunéville, où le régiment cantonne les 12 et 13 août.

Le 14, au petit jour, c'est la marche vers la frontière. L'ennemi, bientôt signalé, échange des coups de feu avec nos patrouilles de couverture à Xousse (Meurthe-et-Moselle), fait le vide et va nous attendre sur des positions organisées, non sans arroser copieusement nos colonnes en marche de ses obus fusants qui causent peu de mal, ce qui fait dire à nos braves troupiers : « Les obus boches ne valent rien, leurs artilleurs sont nuls! » La rencontre de quelques cadavres de uhlands, la vue des premiers prisonniers augmentent le courage de chacun et le désir de pouvoir se mesurer avec un ennemi qui semble refuser la bataille.

Partout, sur la route, les paysans s'enfuient, emportant quelques hardes. Des femmes endimanchées poussent des voiturettes où s'entassent pêle-mêle des petits enfants, du linge, des objets précieux.

Les fermes brûlent dans la plaine. Les troupeaux circulent en liberté, sans que personne ne s'oppose plus à leur randonnée dans les blés mûrs et dans les champs en culture.

Le soir, le régiment couche sur ses positions, couvert par un syst^{ème} complet d'avant-postes,

Le 15, il reste dans l'expectative. Le 16 août, en franchissant la frontière, une émotion et un enthousiasme intenses s'emparent de tous. Le capitaine DOUZANS, de la 10^{ème} compagnie, s'agenouille et embrasse la

terre lorraine. Le lieutenant AIRITIÉ, en foulant pour la première fois le sol de nos chères provinces retrouvées s'écrie : « Maintenant, je puis mourir ! » Les mitrailleurs du lieutenant MANSELLE abattent un poteau frontière en proclamant : « Il ne sera pas relevé 1 »,

Le régiment s'élance, pénètre dans les tranchées ennemies de Moncey, arrive à Maizières où la grêle de balles d'un escadron prussien l'oblige à s'arrêter un moment. Il cantonne le soir à Desseling, pour reprendre le lendemain sa marche en avant.

Les premiers combats. - 18 août 1914. - Le régiment reçoit l'ordre de s'emparer des villages de Loudrefing et de Mettersheim, d'assurer le débouché du canal de Salines, entre les deux ponts de chemins clé fer et de la station.

L'ennemi a fortement organisé la position. Cependant, dès que l'artillerie de la 31^{ème} division entre en danse, nos fantassins voient avec bonheur l'ennemi s'enfuir de ses tranchées sur la position Donnan-Istroff.

Les 1^{er} et 3^{ème} bataillons, partis de Bisping, sont obligés de traverser la forêt de Mühlwald pour marcher sur Angwiller et assurer le débouché du canal.

Lorsque les premiers fantassins débouchent de la forêt, l'ennemi ouvre sur eux le feu infernal de ses mitrailleuses et de ses canons de tous calibres.

Le chef du régiment, le colonel LAMOLLE, est mortellement atteint d'une balle à la tête.

Le 1^{er} bataillon ne peut commencer son mouvement qu'à 15 heures ; le 3^{ème} va s'embourber dans les marécages de l'étang de Vape-Wiser. Malgré l'intensité toujours croissante du bombardement ennemi, les 1^{ère} et 2^{ème} compagnies s'élancent à l'assaut, à l'ouest de Loudrefing, bousculant l'Allemand, mais se font décimer par son feu. Les 3^{ème} et 4^{ème} compagnies, qui les renforcent, s'accrochent au terrain, mais se voient obligées de revenir à leur point de départ.

Quelques éléments du 3^{ème} bataillon arrivent, à la suite du drapeau que porte le lieutenant VIALA, jusqu'à Loudrefing, d'où ils chassent l'ennemi. La 10^{ème} compagnie s'empare de la station, grâce à l'héroïsme du capitaine DOUZANS qui, blessé, ne cesse de marcher en tête de sa compagnie, en criant : « En avant ! » Mais bientôt, frappé par plusieurs balles, il tombe; ses derniers mots sont : « Vive la France ! » A leur tour, ces éléments, écrasés par l'artillerie lourde allemande, sont obligés de se replier sur les hauteurs voisines du village. Le lieutenant VIALA est tué et le drapeau déchiqueté par la mitraille.

Le 2^{ème} bataillon, sous les ordres du lieutenant-colonel ROUHAN, tente d'enlever Mettersheim, il se heurte à des retranchements, ses unités sont décimées. Le lieutenant-colonel est mortellement blessé d'une balle au ventre.

A la nuit tombante, la retraite est générale. L'Allemand, exploitant le succès, talonne les éléments décapités du 142^{ème} qui, sous le commandement de quelques officiers et sous-officiers, se retirent en combattant sur le village de Bisping pour tenter de se reformer. Les musiques allemandes jouent la Wacht am Rhein.

Les pertes pour cette journée de combat furent cruelles : le régiment perdait son chef et son adjoint, 27 officiers et 1.150 hommes.

Les 19 et 20 août, les uhlands continuent à talonner nos arrière-gardes. Pour la première fois, un taube léger survole le champ de bataille, excite la curiosité ; personne ne s'en méfie.

De petits éléments du 1^{er} bataillon défendent vaillamment le passage du canal de Salines ; des groupes encerclés continuent à lutter, mais toute leur bravoure ne peut enrayer la poussée ennemie.

Le régiment poursuit sa marche sur Lunéville où le commandant AZEMAR espère regrouper ses unités ; mais, dès 9 heures du matin, l'alerte est donnée; le régiment, de nouveau, est lancé dans la bataille à Jolivet, Bonviller, Sionviller, Bayon, Fraimbois et Gerbéviller.

22 août 1914. - Le 2^{ème} bataillon, engagé le premier, doit disputer Charmois à l'ennemi. Le 3^{ème} bataillon soutiendra son effort et enlèvera Sionviller, tandis que le 1^{er}, creusant des tranchées sur les pitons avoisinants, sera en réserve, soutien d'attaque.

A midi, le capitaine BALMITGÈRE, s'élançant à la tête du 2^{ème} bataillon, l'entraîne sur des positions qu'il enlève à la baïonnette, tue les fuyards, brise à coups de fusil les contre-attaques et sans s'inquiéter de ses pertes, malgré le tir toujours très violent de l'artillerie, s'accroche à la position. Ses effectifs, trop réduits par la bataille, sans munitions, sans soutien, sont obligés de revenir à l'abri de Jolivet.

Pendant ce temps, le 3^{ème} bataillon arrête par ses feux les masses ennemies qui dévalent les pentes au sud de Sionviller et menacent la droite du 2^{ème} bataillon. La 10^{ème} compagnie se fait écraser par l'artillerie allemande. Quelques éléments, maintenus au combat par des officiers et sous-officiers particulièrement énergiques, exécutent à propos des feux de salve et obligent l'ennemi à arrêter momentanément son attaque.

Encore une fois fortement éprouvé, le régiment se reforme à Bayon où le général DE CASTELNAU, commandant la II^e armée, vient le féliciter pour sa belle conduite et le proclame «régiment de braves».

Gerbéviller. - Placé en réserve de brigade, le régiment se reforme, puis vole à la rescousse des coloniaux ; attaque avec eux, le 25, les crêtes de Bayon qui dominent Lunéville.

Bivouaqué dans le bois de la Reine, continuellement battu par l'artillerie ennemie, le régiment subit de lourdes pertes ; aussi c'est avec plaisir que, le 28, il reprend la marche sur Haudonville pour renforcer le 81^{ème} R.I. et tenter avec lui la traversée de la Mortagne.. Le passage est vivement disputé, et c'est après une série de combats aussi courts que violents qu'il arrive enfin en vue de Gerbéviller.

Le village est en flammes. Quelques maisons sont encore debout : le château et l'hôpital semblent seuls épargnés.

Nos premières patrouilles pénètrent dans Gerbéviller derrière les soldats allemands. Une dizaine de vieillards, quelques femmes, des enfants échappés à la férocité des hordes allemandes, regardent en pleurant les soldats libérateurs. Sur la porte de l'hôpital, sœur Julie applaudit les nouveaux arrivants ; héroïque femme qui brava la colère des barbares pour protéger les blessés dont regorge son hôpital et cacha dans sa maison les soldats échappés aux premiers combats.

Les ruines, fouillées, offrent un spectacle poignant,

Le soldat MIR trouve dans le jardin d'une maison une jeune femme, dévêtue, couchée sur un matelas, les deux seins arrachés.

Le caporal GALENC ouvre un énorme paquet contenant, deux femmes et un enfant, nus et mutilés.

Dans une chambre, un monstre allemand, pris de boisson, pique de sa baïonnette deux femmes nues et attachées : un patrouilleur indigné lui écrase la tête.

Dans un ravin, quinze vieillards gisent pêle-mêle.

Plus loin, les cadavres de 300 coloniaux sont alignés dans la plaine.

Pris et repris quatre fois, le village reste enfin entre nos mains et, après quinze jours de combats, l'ennemi se replie dans la direction de Parroy.

Après quelques jours de repos, le 142^{ème} se dirige par étapes sur Nancy, où il est accueilli en libérateur.

Les habitants couvrent les troupiers de fleurs et ouvrent pour eux, toutes grandes, les portes de leurs foyers.

La marche se poursuit dans la direction de Noviant-aux-Prés, où le 142^{ème} prend contact avec le 142^{ème} allemand de la fameuse brigade Steinger, lui arrache brillamment les villages de Noviant-aux-Prés et de Flirey, mais ne peut progresser dans la forêt de Mortmare.

L'échauffourée est sanglante : l'ennemi ne fait pas de quartier. Le lieutenant MASSON, porte-drapeau, est blessé au milieu du combat. Le colonel FOUQUE, le nouveau commandant du régiment, atteint d'une balle au thorax, expire peu de temps après à Noviant, dans les bras du brancardier NAUDAN.

La 31^e D. I. garde ce secteur jusqu'au 10 octobre.

L'YSER

Le régiment quitte la Lorraine pour la Belgique, renforce le 15 les Anglais dans la région de Soissons, se repose le 18 au château de Pierrefonds, défile le 19 dans les rues de Compiègne devant son nouveau chef, le lieutenant-colonel HAYAUX Du TILLY. Les troupiers ont belle allure: ils se redressent avec fierté devant leur drapeau déjà déchiqueté dans la bataille.

Zonnebeke. - Le 26 octobre, le régiment est en Belgique, traverse la ville d'Ypres encore intacte, admire en passant les magnifiques halles aux drapiers, pour aller doubler les Écossais fortement bousculés à Zonnebeke.

Les tranchées sont étroites, peu profondes, partiellement remplies d'eau; Français et Anglais y sont coude à coude et attendent, l'arme haute, le moment de l'attaque. Cependant, les Écossais, croyant à une relève, se retirent dans la nuit, laissant le 3^{ème} bataillon seul aux prises avec l'ennemi.

Les 1^{er} et 2^{ème} bataillons doivent s'emparer coûte que coûte du village de Gheluveit. Il faut un succès dans la journée: l'ordre est formel.

Le bataillon AZEMAR (2^{ème} bataillon) est fauché dès les premiers moments du combat, tandis que le bataillon SIMONET, débouchant de Veldonck, tombe à pic sur une attaque allemande; une furieuse charge à la baïonnette réussit à nous donner les tranchées perdues par les Anglais. La bataille fait rage

toute la nuit sous une pluie diluvienne. La boue des Flandres envahit tout, rend la liaison et le ravitaillement excessivement pénibles. Les armes ne fonctionnent plus. Les combattants n'ont plus que leur baïonnette et leur courage pour arrêter l'ennemi qui se ru e en vagues profondes sur les tranchées.

Belges, Anglais, Français unissent leurs efforts pour barrer la route d'Ypres et réussissent à fixer l'ennemi.

Les Allemands subissent de lourdes pertes. Tous les coups portent dans ses formations profondes. Le courage des combattants en est quintuplé.

Le sergent RENAUD, encerclé par l'ennemi, se barricade dans une maison de Veldonck avec dix de ses hommes et une mitrailleuse du 32^{ème} R.I. De sa forteresse, il tire sans relâche sur les vagues allemandes et contribue puissamment à enrayer l'attaque.

Tous ces efforts ont coûté au régiment de lourdes pertes. Le 1^{er} bataillon est particulièrement éprouvé, la plupart de ses officiers sont tués ou blessés.

Le colonel est heureux de féliciter ses soldats pour la belle page qu'ils viennent d'inscrire au drapeau et le général de division, embrassant le chef de bataillon SIMONET, lui dit : « En vous embrassant, j'embrasse tous les soldats du 1^{er} bataillon, qui ont fait l'œuvre d'une division. »

Les Anglais avaient flanché sur la droite, paraît-il, et l'héroïque résistance du 142^{ème} avait permis de rétablir la situation.

Après les combats de Zonnebeke, le régiment est mis en réserve dans la région de Wietge, continuellement bombardée, Tandis que la 2^{ème} compagnie cantonne dans la ferme de Fortuin, un obus tombe au milieu d'une de ses demi-sections au moment de la soupe du soir. Sur quatorze hommes qui la composent, treize sont littéralement réduits en bouillie. Le quatorzième, les yeux hagards, ne cesse de rire en montrant du doigt les pauvres victimes. Les restes de ces héros sont pieusement ensevelis, par les soins du brancardier NAUDAN, dans une tranchée voisine de la ferme.

Langemarck., - De nouveau, le 10 novembre, le régiment est lancé dans la bataille. Il faut enrayer la nouvelle avance de l'ennemi, l'empêcher de prendre Langemarck.

Par une nuit noire, sous les obus, sous la pluie, dans la boue gluante de Flandre, les compagnies se pressent vers des tranchées écrasées par les bombes, les minens, les 210.

La 3^{ème} compagnie est bientôt bousculée ; la 5^{ème} tournée sur sa gauche, tient toujours bon ; la 4^{ème}, appelée à la rescousse, ne peut traverser Langemarck balayé par les mitrailleuses.

Tous ces efforts ne sont pas inutiles : l'attaque est enrayerée dans la soirée, nous faisons même prisonniers 4 officiers et 50 soldats.

Le répit laissé par l'ennemi permet d'améliorer les tranchées, de placer des fils de fer, d'augmenter les réserves de munitions et d'attendre une nouvelle attaque, qui se déclenche le 14 novembre, à 9 heures du matin. Il pleut toujours, la boue devient de plus en plus gênante, mais le moral est excellent ; l'ennemi ne passera pas...

Son attaque est brisée ; il se retire en laissant devant nos tranchées beaucoup de morts et de blessés.

Malgré la pluie qui ne cesse de tomber, malgré la fatigue, un ravitaillement précaire, le 142^{ème} est toujours sur la brèche, organise les positions sur un plan tout nouveau : première, deuxième et troisième lignes de tranchées sont créées, et les bataillons alternent dans ces fossés, tous aussi peu confortables et non moins dangereux.

Deux cents volontaires de la classe 1914 viennent apporter au régiment l'appoint de leur courage et de leur enthousiasme de vingt ans. Ils vont trouver mille occasions de prouver leur endurance et de porter à l'ennemi les coups qu'ils rêvent depuis longtemps de lui asséner.

Au lever du jour, le 14 décembre, l'artillerie française déclenche un feu nourri sur la position adverse. La 62^{ème} brigade va attaquer la ferme de Fikoff.

Le 1^{er} bataillon s'élance, mais ne peut arriver à la position ennemie, laisse sur le terrain beaucoup de ses hommes et presque tous ses officiers.

Le bataillon CHRISTOFARI, du 122^{ème}, ne réussit pas davantage. Obus et mitrailleuses arrêtent notre attaque, tuant tous ceux qui sortent des tranchées. A la nuit tombante, chacun rejoint le fossé d'où il est parti.

Le régiment, attendant la relève, essaie de faire de ses tranchées des positions inexpugnables. Le général XARDEL commandant la brigade, circule toujours au milieu de ses soldats, ne redoutant ni la boue, ni les balles, ni les obus. Il encourage tout le monde et fait si bien que, malgré tout, le moral de sa troupe est excellent et que l'ennemi ne passe pas. Le commandant du corps d'armée, le général GROSSETTI, vient lui aussi, dans la nuit de Noël, visiter le 142^{ème} ; il voit tout, n'a peur de rien, fait l'admiration des combattants par son mépris remarquable des obus et des balles.

Saint-Éloi. Le 27 décembre, le feu de l'ennemi devient tout à coup plus violent dans la région de Saint-Éloi. Pendant trois heures, les obus pleuvent dru sur les compagnies ALBERTINI et CHEVALIER (9^{ème} et 10^{ème}). Les Allemands, poussant activement leur travail de sape, ont réussi à s'approcher de nos positions, qu'ils inondent de boîtes à mitraille et de raquettes de dynamite, font irruption dans nos tranchées, entourent le capitaine CHEVALIER, qui se défend vaillamment avec quelques braves jusqu'au moment où il est dégagé par de rapides contre-attaques.

La bataille devient générale et, successivement, toutes les compagnies sont lancées au combat.

Les fusils ne marchent plus. La boue gluante envahit tout, et c'est par de furieux assauts à la baïonnette que toutes les attaques sont brisées.

L'adjudant PALAUQUI est remarquable; encourageant ses hommes, il s'élance à leur tête, reconquiert les tranchées perdues, tandis que le commandant DUSSART, doublé du 342^{ème}, dispute la position, réussit enfin à rétablir sa ligne et à fixer l'ennemi.

Et nous tenons à citer ici cette mort de soldat français :

Le 27 décembre 1914, le caporal CHALOIDAN, prêtre-soldat, se dépense sans compter et fait l'admiration de tous par son courage. Grièvement blessé, il tombe. Ramassé par le soldat D'ESMAR DE JABRUN, il reçoit une deuxième balle dans les bras mêmes de JABRUN. Se sentant mourir, il demande

à JABRUN de le coucher, le visage face à l'ennemi, puis il donne une absolution générale, bénit le champ de bataille et meurt, en murmurant : « Mon Dieu ! je vous adore ! »

Après des alternatives de calme et de combats, après des sacrifices sanglants, de longues et pénibles journées dans la boue et dans l'eau, le régiment est relevé par des Anglais.

Pour consacrer l'effort accompli par tous, le général GROSSETTI remet Sur le Champ de bataille, entre l'écluse 8 et les Trois-Rois, la rosette d'officier de la Légion d'honneur au vaillant chef du 142^{ème}, le colonel HAYAUX Du TILLY, et au Chef du 1^{er} bataillon, le commandant SIMONET. Le drapeau est là, porté par le sous-lieutenant JACQUET. Une compagnie rend les honneurs, et la voix du canon ouvre le ban, remplaçant les musiciens décimés.

Le général est -content de tous.

BEAUSEJOUR

Le 3 mars, le Colonel HAYAUX DU TILLY quitte son commandement et, dans des adieux touchants, remercie officiers et soldats de leur dévouement, de leur affection pour leur chef : « Le 142^{ème} a toujours fait son devoir. Il a eu le courage et l'esprit de sacrifice jusqu'à la mort. »

Le colonel ROUSSEL lui succède.

Quelques jours après, le régiment débarque à Châlons, cantonne à l'Épine, arrive à Cuperly, dans cette Champagne Pouilleuse où il doit passer de longs mois, y participer à de fortes attaques, y connaître toutes les misères.

Le 8, il est à Wargemoulin, pour remplacer les phalanges héroïques qui ont essayé de bousculer l'ennemi.

Les positions importantes ont été conquises, des observatoires enlevés de haute lutte. L'ennemi accepte difficilement son échec.

Le régiment traverse une période d'action extrêmement meurtrière : pendant trois mois, ce sont alertes continuelles, attaques successives de troupes résolues et actives, les meilleures de l'armée allemande : la Garde ! Mines, minens, obus de tous calibres, fléchettes, granatens, tout est employé par cet ennemi redoutable contre des soldats qui ont des moyens de protection précaires, des abris illusoires, mais leur poitrine et beaucoup de courage.

A mi-chemin de la route de Massiges à Mesnil-lès-Hurlus, s'accrochent au coteau les ruines de la ferme de Beauséjour.

Sur le plateau, un, labyrinthe inextricable de tranchées et boyaux, disputé âprement par des troupes également vaillantes : c'est le fortin de Beauséjour.

Le 2^{ème} bataillon du 142^{ème}, aux ordres du capitaine ROBERT, s'achemine par les boyaux jusqu'aux éléments de tranchée les plus avancés, cherche sa position, gêné par des ordres et contre-ordres successifs.

Le 10 mars, la 8^{ème} compagnie (capitaine RIBART) reçoit l'ordre d'enlever un élément de tranchée... ; l'attaque échoue sous un feu intense de mitrailleuses et de grenades.

Courageusement, les mitrailleurs boches placent leur arme sur le parapet, interdisent tout mouvement aux blessés étendus sur la plaine.

Le 13, à 4 heures du matin, le 3^{ème} bataillon, après une randonnée énervante dans les tranchées, réussit enfin à relever le 2^{ème} bataillon pour renouveler l'opération du 10. Les 9^{ème} et 10^{ème} compagnies s'élancent les premières, suivies des 11^{ème} et 12^{ème}. Le capitaine CARTIER, un fusil à la main, mène l'assaut avec une rare énergie.

Le lieutenant BONHOMME (12^{ème}), armé également d'un fusil, franchit le parapet, en criant : « Allons-y, les gas ! » Il tombe, foudroyé d'une balle en plein front.

Les soldats envahissent la position ennemie, ne font pas de quartier; mais, entourés par des forces considérables, refusent de se rendre et réussissent, en combattant, à regagner leur point de départ.

A son tour, le 18, le 1^{er} bataillon est lancé dans l'attaque.

L'ennemi, toujours très vigilant, non affaibli par le tir presque nul de notre artillerie, repousse toutes les tentatives et couche sans pitié nos soldats sur le terrain.

Marocains et chasseurs tentent la même opération sans y mieux réussir.

Enfin, cédant la place au 342^{ème}, le régiment glisse sur la gauche pour occuper le Trapèze, position dominant les tranchées allemandes.

LE TRAPÈZE

Un poste d'écoute, placé à quelques dizaines de mètres en avant de la tranchée principale, relié à elle par un boyau organisé, est des plus gênants pour l'ennemi et constitue un observatoire des plus intéressants.

Le secteur est calme - l'ennemi semble refuser le combat, se réservant pour plus tard l'initiative de puissantes attaques successives pour conquérir le Trapèze.

Pendant ce temps, des fantassins ingénieux, désireux de rendre aux Boches un peu des obus qu'ils ne leur ont point ménagés au matin, installent dans les tranchées de première ligne des batteries de crapouillots du modèle Cellier.

Le sergent HUGUENIN, un grand, aussi courageux que plein d'esprit, dirige des feux de salve sur petits postes, sentinelles, cuisines ennemies; il n'en faut pas plus pour rendre le secteur intenable.

Par représailles, l'ennemi écrase nos positions de ses gros minens, bouleverse régulièrement nos tranchées et nos petits postes, fait exploser des fourneaux de mines et nous en dispute sans succès les entonnoirs.

Le colonel ROUSSEL est constamment au milieu de ses hommes. On le voit sur les points les plus menacés. Il est atteint d'un éclat de grenade au bras, tandis qu'il visite le poste le plus avancé, donnant des instructions à ses défenseurs.

Le 23 avril, pourtant, le tir de minens devient plus intense. L'alerte est donnée; chacun attend l'attaque, enrayée presque aussitôt par le tir efficace d'une mitrailleuse servie par des braves, le sergent SABATIER et le caporal DIEUDE.

Le 27 au matin, l'ennemi renouvelle son attaque sans plus de succès. La journée se passe sous un déluge de minens et d'obus de tous calibres. A 16 heures, tout est calme; les soldats, énervés, en profitent pour se restaurer. A ce moment, une rafale de minens bouleverse nos tranchées, l'Allemand pénètre dans les positions tenues par les 3^{ème} et 5^{ème} compagnies. La 6^{ème} compagnie lui interdit toute nouvelle progression, tandis que les 7^{ème} et 8^{ème} le harcèlent par leurs feux d'enfilade et que de violentes contre-attaques lui reprennent une bonne partie du terrain. L'ennemi conserve le poste d'écoute, l'observatoire et le boyau organisé.

La lutte continue toujours très ardente. Les fusillades, aussi subites que violentes, crépitent sans raison. Les mines, souvent éventées, nous font pourtant de nombreuses victimes. Les entonnoirs sont toujours disputés avec succès. Les 8^{ème} et 9^{ème} compagnies ont des sections entières ensevelies. Les soldats se font tuer pour essayer de dégager des camarades.

ESTRADE et JAMES sont grièvement blessés en portant, secours à VINCENT resté enfoui pendant huit heures.

Le 143^{ème} relève, le 3 juin, le régiment, qui va occuper devant la Tourbe le secteur du Promontoire.

Le 142^{ème} cesse d'appartenir au 16^{ème} corps le 14 juin, pour former avec le 124^{ème}, le 101e et le 53^{ème}, R.I., la 124^{ème} D. I. du 4^{ème} corps.

Le général commandant la 31e division lui adresse l'ordre suivant :

«Au moment où le 142^{ème} est appelé à faire partie d'une nouvelle formation, le général commandant la Me D. 1. ne veut pas se séparer de ce régiment sans rappeler les glorieuses pages inscrites à son livre d'or par les braves qui, à Loudrefing, à Lunéville, à Gerbéviller, dans la Woèvre, en Belgique et en Champagne, se sont signalés sur les divers champs de bataille. Ceux qui restent n'oublieront pas ceux qui sont tombés pour la défense de la patrie. Dans ce souvenir ils puiseront l'esprit de sacrifice et de devoir envers le pays, ainsi que la résolution de vaincre et de venger les morts.

« Dans le dernier effort qui reste à faire pour chasser l'ennemi, il faut songer que l'histoire de la grande guerre conservera tous les noms, depuis le plus humble jusqu'au plus élevé, pour faire à chacun la part de succès qui lui revient. Nombre d'officiers, de gradés et de soldats du 142^{ème} ont succombé dans, la lutte, en criant : « En avant! »

« Que ce cri devienne le mot d'ordre du régiment! Qu'au moment de l'assaut, il sorte unanimement de vos poitrines pour vous grouper autour de vos chefs qui vous montreront le chemin de la victoire et de l'honneur! »

ATTAQUES DE SEPTEMBRE 1915

Avec la nouvelle division, le régiment connaît le calme secteur d'Auberive, les pins rabougris du camp de Châlons et, à nouveau, le terrible secteur de Beauséjour, où il laisse encore beaucoup des siens sous l'explosion des mines et des minens.

Les derniers jours d'août ramènent le 142^{ème} à Auberive, où il travaille de jour et de nuit, en vue de l'offensive, à ébaucher des boyaux, réunir des éléments de tranchées et creuser des parallèles de départ.

Le 24, les compagnies, rassemblées dans l'énorme construction des docks de Mourmelon, écoutent la lecture de l'ordre du jour du commandant en chef et les explications de leurs officiers. La mission du régiment est difficile; il doit servir de pivot à gauche et attaquer de face le Mont sans Nom, pour faciliter l'avance des unités de droite.

Le 1^{er} bataillon, déployé en quatre vagues, donnera l'assaut; il sera soutenu par les deux autres bataillons, groupés dans la tranchée et dans les places d'armes.

Avant le départ, chacun reçoit une provision de cartouches et de nouvelles grenades. Le lieutenant DU PATY DE CLAM et la moitié de sa section sont blessés grièvement par l'explosion d'une musette remplie de ces engins.

Dans la nuit du 24 au 25, les troupes occupent leurs emplacements de combat. A la pointe du jour, la préparation d'artillerie prend toute son intensité. Sur toute l'étendue des organisations allemandes, c'est un tonnerre d'éclatements, un pilonnage implacable. Depuis longtemps nos guetteurs, découverts jusqu'à la poitrine, suivent avec attention le progrès de la destruction. Les tranchées ennemies sont inobservables et très peu vulnérables au 75, aussi le commandant BOYER-RESSES fait-il toutes réserves sur le succès de l'attaque.

9h 15 ! A la tête du 1^{er} bataillon, le commandant BOYER-RESSES, digne descendant d'un héros de l'épopée napoléonienne, s'élance le premier à l'assaut, la canne haute, en criant: «En avant! Pas de charge! A la baïonnette! » Un éclat d'obus lui arrache le bras droit.

Soudain nos soldats sont arrêtés par un épais réseau de fils de fer et cherchent vainement un passage pour aborder la tranchée ennemie. Mais l'Allemand se ressaisit, ouvre un feu intense de mitrailleuses et de fusils, fauche les combattants retenus par les ronces d'acier et brise leur élan. Tous les chefs sont tués ou blessés (lieutenants BADAROUX, MAGNAN, DENIAU, COMPEYRON, RENOU).

La deuxième, puis la troisième vague s'élancent, mais l'ennemi, encouragé par son premier succès, tient bon, ses mitrailleuses balayent le sol, interdisent toute progression nouvelle.

Les combattants non blessés doivent s'aplatir sur le sol et attendre la nuit tombante pour pouvoir regagner la tranchée de départ. Le barrage ennemi est devenu extrêmement violent : obus de tous calibres, lacrymogènes et asphyxiants, font beaucoup de ravages dans nos lignes. Toute l'énergie, le courage, la valeur professionnelle du médecin-major PIRONNEAU sont mis durement à l'épreuve. Aidé du sergent BRIEU, il parcourt, boyaux et tranchées, prodiguant des soins, secourant les blessés, encourageant tout le monde.

29 septembre 1915. - A peu près seul, le 1^{er} bataillon a été engagé dans la bataille le 25 septembre. Les deux autres le sont à leur tour, le 29, dans la région de Souain, au bois 38, avec mission d'élargir la brèche faite la veille dans les lignes allemandes par de vaillants bataillons de coloniaux et d'alpins.

C'est le colonel TAHON qui dirige l'opération : il a pour le seconder le colonel de cavalerie SUDRE DU TRÉMON qui commande l'ouvrage appelé le Fortin, le commandant JUNG et le capitaine MOULY.

L'ennemi, toujours aux aguets, s'est aperçu de nos préparatifs d'attaque. Dès le matin, après un violent tir de barrage, il lance, une puissante contre-attaque qui surprend les troupes dans leurs préparatifs de combat.

Le capitaine MOULY, à la tête du 1^{er} bataillon ordonne de tenir, circule dans ses troupes, rallie les unités sans chefs, mais, tourné sur la gauche, est obligé d'abandonner sa position, le fruit de tous les efforts d'hier est perdu. Tout à coup, au milieu du vacarme infernal de la bataille, une sonnerie de clairon se fait entendre : CARREL, ce montagnard aveyronnais aussi calme dans le combat que dans les pénibles labeurs de sa montagne, debout près du colonel, s'est mis à sonner la charge, répétée par le clairon SORROUI, de la 2^{ème} compagnie.

Les troupes, électrisées, se ressaisissent, s'élancent à nouveau, bousculent l'Allemand, reprennent toutes les positions. La lutte devient de plus en plus ardente; de plus en plus l'ennemi pilonne nos tranchées; mais toutes ses contre-attaques sont brisées; il est enfin obligé de se fixer sur place.

Le régiment est relevé dans la nuit du 30 par le 114^{ème} bataillon de chasseurs à pied, et se porte en réserve de combat dans les abris du moulin de Souain.

SECTEURS D'HIVER

(Novembre 1915 - Février 1916)

Des ruines de Souain, le 142^{ème} va aux tranchées qui bordent, la Suippe entre l'Épine de Védegrange et Auberive.

Il connaît ensuite les douceurs d'un repos bien mérité dans la région de Vitry-le-François (novembre 1915), puis les secteurs relativement calmes de la Main de Massiges (décembre-janvier), de l'Arbre aux Vaches, des Pruneaux et de Ville-sur-Tourbe. Les bataillons alternent dans ces secteurs et les relèves sont particulièrement pénibles dans cette région marécageuse et par un hiver rigoureux. Les boyaux sont des torrents de boue et la marche y devient un supplice. Il faut s'appuyer aux parois pour s'aider à marcher, de sorte que les mains sont vite gantées de boue visqueuse. Les dépressions sont devenues des lacs, et il faut grimper sur les talus, détachant des blocs d'argile qui se plaquent aux vêtements. Des éboulements obstruent les boyaux, entraînant les fils téléphoniques qui causent des chutes brusques et des arrêts interminables.

Souvent les soldats exaspérés veulent abandonner les boyaux, mais ils tombent, en jurant, dans des trous remplis d'eau. Les réseaux les obligent à de longs détours, la marche est presque aussi pénible et il faut envoyer des corvées de sauvetage relever ceux qui, trahis par leurs forces, gisent à demi enlisés dans quelque entonnoir ou dans quelque coin de boyau.

La température, devenue extrêmement rigoureuse, affermit le sol et permet une installation moins précaire; mais le dégel anéantit en un seul jour le résultat du labeur d'une semaine.

Le mauvais temps continue; l'eau et la boue rendent insupportable le séjour des tranchées; les sentinelles les abandonnent, pour aller monter leur garde vigilante derrière le parapet. La position ennemie doit être aussi détestable que la nôtre; de temps en temps on aperçoit des Boches qui sont salués par les feux de salve des guetteurs attentifs.

Le séjour dans ces secteurs se prolonge jusqu'en avril et compte parmi les plus pénibles. Dans cette lutte obscure et sans gloire, où la fatigue compte plus que le danger, il n'y a pas de place pour les exploits individuels, mais tous font preuve d'une énergie qui ne se dément jamais.

Dès le 20 février, des lueurs formidables et les bruits sourds de la canonnade apprennent au régiment la bataille engagée à Verdun, où il va bientôt porter l'appoint de ses efforts, de ses sacrifices, le courage et la vaillance de tous ses chefs et de tous ses soldats.

VERDUN

Le régiment est en ligne le 19 mai 1916. Le colonel TAHON a installé son P. C. au nord-ouest du fort de Tavannes (P. C. dépôt).

Son 1^{er} bataillon forme la première ligne, son 2^{ème} est au fort de Tavannes, le 3^{ème} au tunnel du même nom. Le bombardement est toujours terrible. Boyaux et tranchées n'existent plus. Les bois sont rasés par la mitraille, la circulation impossible de jour. Le Boche ouvre le feu sur l'héroïque agent de liaison qui s'aventure sur les pentes et dans les ravins; le téléphone ne peut fonctionner; le coureur seul, bravant les balles et la mitraille, peut assurer les communications.

Du 29 au 31 mai. -L'Allemand poursuit son attaque. Il veut, coûte que coûte, arriver à Verdun. Alertés à 1h 30, les 2^{ème} et 3^{ème} bataillons vont prendre leurs emplacements de combat, soutenir le 124^{ème} R.I. qui contre-attaque pour tenter d'arrêter l'avance ennemie sur Douaumont. Le tir français est intense, et L'Allemand prévoyant la contre-attaque, redouble le sien. Les obus clé tous calibres pleuvent dru sur le fort de Vaux et le P. C. du colonel. L'observatoire est démoli, nos premières lignes bouleversées: le sous-lieutenant GUITARD meurt enterré. La nuit, une vaillante équipe de pionniers, sous la direction du lieutenant PENLOUP, essaie de rétablir les communications et réparer l'observatoire, tandis que nos deux bataillons remplacés font des travaux de retranchement, ouvrent de nouvelles tranchées, créent de nouveaux boyaux que l'explosion des gros obus démolit et referme sans cesse.

Mais le bombardement devenant d'une violence extrême sur nos premières lignes, le fort et toute la région de Vaux, le village de Damloup, Dicourt et la Laufée, on s'attend à une attaque et les bataillons vont prendre de nouveau leurs emplacements de combat.

La 6^{ème} compagnie, sous les ordres du lieutenant ALIROL, et la 3^{ème} compagnie de mitrailleuses (lieutenant BAZY) vont former la garnison du fort de Vaux, tandis que le reste du bataillon occupe devant et à l'est les tranchées de Belfort et de Besançon. Le chef de bataillon, commandant CHEVASSU, établit son P. C. dans la batterie.

Le 1^{er} bataillon (commandant MOULY) occupe le village en flèche de Damloup, avec trois compagnies, la 4^{ème} tenant en arrière la batterie de Damloup et la tranchée de Saales.

Le 3^{ème} bataillon (commandant BOUIN) occupe le secteur de Dicourt et de l'ouvrage de la Laufée.

1^{er} et 2 juin 1916. - Dès la pointe du jour, le pilonnage de nos premières lignes s'est accentué et l'attaque sur Hardaumont se déclenche à 8 heures. Les nouvelles arrivent toujours plus alarmantes au P. C. du bataillon, et le commandant CHEVASSU donne des ordres pour défendre sa position et enrayer l'attaque.

Le bois de la Caillette est cerné, R. 2 et R. 3 sont tombées aux mains de l'ennemi ; seule R. 1, la plus rapprochée du fort, vaillamment défendue par le 101e, inflige des pertes sanglantes à l'ennemi et lui interdit le chemin du fort.

A 6 heures du matin, le colonel TAHON prend le commandement du sous-secteur de Vaux; ses troupes étaient déjà en ligne, à la disposition du précédant commandement. Son P. C. est installé au fond du ravin des Fontaines.

Damloup. - A 8 heures, le sergent TAILLANDIER, de la 3^{ème} compagnie, tout suant, essoufflé, effaré, arrive de Damloup au P. C. de la Fontaine, criant : « Damloup est pris par les Allemands! »

A la faveur des épaisses et mortelles vapeurs de gaz asphyxiants, l'ennemi a pu pénétrer dans le village. Les guetteurs, surpris ou intoxiqués, n'ont pu donner l'alarme. On s'est battu clans les ruines, mais toute l'énergie de la défense a été inutile: Damloup et sa garnison sont au pouvoir de l'ennemi.

Le colonel TAHON donne l'ordre au 3^{ème} bataillon (commandant BOUIN) de se porter à la contre-attaque. La 11^{ème} compagnie (capitaine HUBINET) s'élance la première, essaie de gagner le village par l'unique boyau qui y conduit, mais l'ennemi a mis à profit le court répit qui lui a été laissé pour se mieux retrancher.

La contre-attaque de la 11^{ème} est fauchée par la mitraille (le capitaine HUBINET, les sous-lieutenants PAUTHIER et PALAUQUI sont blessés), et le restant de cette compagnie se groupe autour du sous-lieutenant BRIEU, à la batterie de Damloup, qui, sous les ordres du capitaine CADET (4^{ème} compagnie), a pour mission de garder la tranchée de Saales, défendre l'entrée du ravin de la Horgne et la sortie du village.

La matinée du 3 se passe dans l'expectative; la position a été sérieusement améliorée pendant la nuit, grâce à l'effort de tous; les hommes sont fatigués mais décidés, les pertes nombreuses ne les découragent point.

Vers midi, l'artillerie allemande fait rage. Tant à coup, elle allonge son tir, et les vagues allemandes s'élancent. Elles sont fauchées par les mitrailleuses du sergent FAVIER qui manœuvre aussi tranquillement qu'à l'exercice.

L'ennemi renouvelle son attaque vers 17 heures; les Allemands, vêtus d'uniformes français, s'avancent sur notre tranchée..., ils vont lancer des grenades... « Feu ! ce sont les Boches! » s'écrie le sous-lieutenant BRIEU, et les rafales se succèdent, mettant en fuite ces traîtres et ces félons.

Trois fois il renouvelle ses attaques, trois fois il est repoussé, laissant de nombreux cadavres devant la batterie et les tranchées. Enfin, nos soldats peuvent respirer, évacuer leurs blessés, reconstituer la position et se préparer à de nouveaux assauts.

Le 1^{er} bataillon du 52^{ème} R. 1. arrive à la rescousse et, avec les débris des 4^{ème} et 11^{ème} compagnies, repousse de nouvelles attaques. La lutte se prolonge jusqu'au milieu de la nuit.

Mais des guetteurs signalent, le 4 juin, de nouveaux rassemblements ennemis dans le fond de la Horgne et des petits groupes de travailleurs dans le village de Damloup. La 4^{ème} compagnie lance une patrouille qui ramène deux prisonniers.

«Cinq compagnies, affirment-ils, sont clans Damloup, trois dans le ravin de la Horgne. » L'artillerie lourde, prévenue, écrase ce qui reste du village et de ses nouveaux occupants.

LE FORT DE VAUX

Toute la journée du 1^{er}, le 2^{ème} bataillon est sur le qui-vive. La nuit le pilonnage s'accroît encore. Les obus asphyxiants empoisonnent l'atmosphère et à 2h 15 les vagues allemandes déferlent sur la tranchée franco-boche occupée par les 7^{ème} et 8^{ème} compagnies.

Les fusées sillonnent le ciel, lancées de toutes parts, réclamant le barrage qui ne vient pas et la masse ennemie peut se porter en avant sans être rompue. La lutte, des plus violentes, va jusqu'au corps à corps.

Attaqué par un soldat ennemi, le sous-lieutenant HUGUENIN le terrasse, le désarme et se bat avec le fusil de son adversaire. La 7^{ème} compagnie oppose une résistance magnifique; le 1^{er} peloton se fait tuer sur place; le 2^{ème}, venu à la rescousse avec l'aspirant BUFFET inflige à l'ennemi des pertes sévères. Le capitaine TABOUROT encourage tout le monde de la voix et du geste, lançant lui-même les grenades aussi tranquillement qu'à l'exercice.

Dans le feu du combat, la liaison est perdue entre la 7^{ème} et la 8^{ème} compagnie; l'ennemi prend à revers la tranchée de Besançon. La petite troupe du capitaine TABOUROT, menacée d'être tournée, est obligée de se replier sur les entrées du fort. Une grenade atteint alors le capitaine, lui brise les reins et lui déchiquette les deux jambes. Emporté à l'infirmerie du fort, il meurt sans prononcer une plainte, encourageant ses soldats à continuer la bataille.

Mais les sections de réserve sont à leur tour aux prises avec l'ennemi, qui hésite et s'arrête dans son élan. La 8^{ème} compagnie s'élanche spontanément hors de ses trous et fait reculer l'adversaire qui veut exploiter la prise de Damloup et contourner le fort à l'est. Les Allemands reviennent à la charge dans l'après-midi, baïonnette au canon. Les hommes du 142^{ème}, renforcés d'un bataillon du 53^{ème}, les contiennent et même, passant à l'offensive, les contraignent à reculer.

Cependant, le bataillon se trouve dans une position critique et menacé d'être tourné. Le lieutenant DE FLAUGERGUES, déplaçant ses sections de mitrailleuses, fait face de trois côtés : en avant, du côté de Damloup à l'est, et à l'ouest contre l'ennemi qui débouche au sud du fort. A l'exemple de leur chef, les mitrailleurs sont admirables: le sergent NARCISSE, debout auprès de sa mitrailleuse, désigne avec calme ses objectifs; il est tué d'une balle en plein front; le caporal REVEILLE le remplace et crie à ses hommes : « Ne vous faites pas de bile, je me charge de nettoyer les Boches! »

Le bombardement ne diminue pas d'intensité; les observateurs signalent de partout des infiltrations ennemies. Depuis longtemps déjà, il n'y a plus de tranchées, seuls des trous d'obus qui ne sont pas reliés entre eux abritent les combattants, morts et vivants. La liaison entre les sections devient plus difficile. Tout à coup, nos troupes voient avec rage une quarantaine d'Allemands travailler, sans être molestés, à l'installation de mitrailleuses sur la superstructure du fort, et à lancer dans les ouvertures des sacs de grenades à fusée retardée pour tenter d'en faire sauter les barrages.

Le tir d'artillerie est demandé en vain pour les déloger. De partout les fusées montent vers le ciel ; du P. C. « Batterie », les signaux sont répétés, mais les artilleurs les voient-ils à travers les nuages de poussière et de fumée ? GILLET, de la 5^{ème} compagnie, debout sur la superstructure du P. C, allume, sans s'inquiéter de la mitraille, les trois cents fusées que lui font passer ses camarades.

L'ennemi escalade le fort, toujours de plus en plus nombreux, et disparaît, tandis que d'autres se glissent le long des tranchées au nord et à l'ouest. Les attaques se continuent avec fureur pour essayer d'enlever la

position; tout n'est que feu et poussière sur le plateau, hors du fort; quelques soldats empêchent les masses boches de déboucher malgré les souffrances qu'ils doivent endurer, pas d'eau, pas de ravitaillement; ceux qui veulent l'apporter restent en route; les munitions pourtant ne manquent pas.

Le bataillon NADAL, du 53^{ème} R.I., venu en soutien, se lance à la contre-attaque, mais il doit traverser un tir de barrage des plus meurtriers. Son élan est brisé par notre tir enfin déclenché, mais, hélas! mal dirigé. Il ne peut que renforcer les sections décimées du 142^{ème} R.I.

Le 4, les 1^{er} et 3^{ème} bataillons cèdent leur place au 305^{ème} d'infanterie, tandis que le 2^{ème}, laissant dans le fort de Vaux complètement encerclé sa 6^{ème} compagnie et les débris de ses autres unités, est relevé par le 32^{le}.

Le 6 juin, le régiment est à Haudainville.

La bataille dans le fort. - Que s'est-il passé dans le fort de Vaux?

Quelques rescapés, dont les sergents BORDAIS, MATHIEU, DEGOUL, qui ont rejoint le colonel à Haudainville, vont vous l'apprendre.

Dans la nuit du 1^{er} au 2, le bombardement redouble de violence et les corvées de soupe, ne pouvant arriver jusqu'au fort de Tavannes, s'arrêtent au P. C. «Batterie ». « Je rejoins le fort, dit le caporal-fourrier BORDAIS, pour en rendre compte au capitaine TABOUROT, que je trouve occupé à préparer des grenades C. F. »

Au petit jour, un cri retentit : « Aux armes! » Le 2^{ème} peloton de la 7^{ème} compagnie se précipite hors du fort, le capitaine en tête. Une terrible lutte à la grenade s'engage aussitôt, les combattants tombent tour à tour... Le capitaine TAIBOUROT est frappé le premier, les lieutenants CHARLES et PATAUT blessés, l'adjudant OSTY tué. Il ne reste plus que l'aspirant BUFFET pour rallier les éléments de la 7^{ème} compagnie décimée, les ramener dans le fort par le coffre nord-est et en défendre l'ouverture.

L'ennemi s'est glissé jusqu'à la contrescarpe et veut pénétrer dans les fossés que lui interdisent la pièce de 120 et le canon-revolver placés dans le coffre double. Le soir, le fort est à demi entouré, l'ennemi est clans les fossés nord et ouest, il est maître de deux coffres et essaie de progresser dans les escaliers.

De l'observatoire est, on aperçoit les Allemands se presser dans les tranchées de Besançon et de Belfort, où les renforts arrivent sans cesse. Des groupes montent sur le plateau, chargés de sacs de grenades et d'outils de parc. Des tirailleurs, prenant d'enfilade les boyaux de communication, tirent sur les coureurs qui vont à la Laufée, et les officiers font installer des mitrailleuses sur la superstructure du fort pour battre le côté sud. Notre artillerie est toujours silencieuse malgré nos appels.

De l'observatoire, il serait facile d'arrêter ce travail et de balayer l'ennemi... Hélas ! le créneau est trop petit pour permettre le passage d'un canon de fusil, encore moins d'une mitrailleuse, et l'observateur doit rester impuissant.

Les sorties, deviennent impossibles.

Cependant, tout est devenu calme dans les couloirs. Ce silence intrigue le lieutenant FARGUES de la 6^{ème} compagnie, une patrouille se glisse avec précaution jusqu'au coffre simple nord-est ; le barrage allemand est démoli, ses défenseurs gisent au sol, tués par les grenades qui ont mis le feu à leurs vêtements et aux sacs à terre. Un nouveau barrage est immédiatement établi ; mais, du dehors, les Allemands l'accablent de grenades et obligent à le reculer jusqu'au pied de l'escalier qui monte à l'observatoire. La lutte reprend alors avec rage à l'intérieur du fort, les barrages sautent à chaque instant ; il faut refluer dans le vouloir, en deçà des cabinets d'aisance.

Dans la demi-obscurité du fort, la vie devient intenable, la fumée, la poudre, l'odeur des cadavres empestent l'air, qui devient irrespirable; les lampes à pétrole ne brûlent qu'avec peine ; les défenseurs, harassés, ne peuvent se reposer qu'allongés sur le ciment, le fusil à la main ; la ration d'eau est insuffisante pour calmer la fièvre des combattants et des blessés.

Mais les Allemands réussissent à faire sauter le barrage de l'observatoire, lançant des jets de fumée et de liquides enflammés qui surprennent et font reculer les défenseurs ; le lieutenant BAzy s'élance et arrête l'attaque à coups de grenades.

De nouveau, les Boches font sauter le barrage à coups de pétards, et les mitrailleuses installées dans les couloirs arrêtent leur progression. Le gaz et la fumée envahissent tout le fort, la garnison, pour respirer, est obligée de déblinder les fenêtres de la caserne.

La sortie (4 et 5 juin). - Le fort est maintenant complètement isolé, les pigeons voyageurs ont tous été successivement lâchés pour demander des secours et signaler la position critique des défenseurs. La liaison optique n'existe plus, Souville ne répond pas aux appels, et deux signaleurs volontaires sortent, le 4, à 22 heures, pour essayer de rétablir la communication.

La provision d'eau va s'épuiser et la ration, encore réduite tombe à un quart de litre. Aussi le commandant du fort, chef de bataillon RAYNAL, songe-t-il à faire sortir tout ce qui ne fait pas régulièrement partie de la garnison.

La sortie doit être faite à la nuit tombante, soit en sautant des fenêtres de la caserne, soit par le coffre sud-ouest qui n'appartient pas à l'ennemi. Les détachements partiront ensemble, par paquets de 10 à 12, sous la conduite d'un gradé. Des volontaires iront les premiers avertir les lignes de l'intention de la garnison.

L'aspirant BUFFET sort le premier, à 1 h 30, par une brèche découverte à la corne sud-ouest, suivi du caporal-fourrier BORDAIS et du coureur DUJACOURT.

Le bruit de la chute dans les fossés a donné l'éveil aux guetteurs allemands installés sur le fort... ; ils lancent des fusées et font feu. Presque aussitôt un tir de barrage effroyable se déclenche sur les bords immédiats du fort. Surpris par le tir à une cinquantaine de mètres des Allemands, les trois fugitifs bondissent de trou d'obus en trou d'obus jusqu'aux lignes françaises, où ils sont reçus par une salve de coups de fusil. A grand-peine, la petite troupe se fait reconnaître, tandis que le bombardement fait rage. On s'explique ; d'autres camarades sont en route, qu'on prenne garde de ne pas les fusiller. Et bientôt un petit groupe saute dans les tranchées ; ce sont les sergents FRETTE, MATHIEU, DEGOUL et le caporal JEANPIERRE qui, blessé et à bout, s'évanouit. Les autres n'ont pu traverser le barrage, on ne sait ce qu'ils sont devenus. Cette première sortie a échoué, mais, au cours de la nuit du 5, une centaine d'hommes réussit à gagner nos lignes.

Le colonel DESTENAVE, commandant la brigade, fait venir près de lui, au fort de Tavannes, l'aspirant BUFFET et ses deux compagnons, les félicite, écoute leurs explications sur les combats à l'intérieur du fort et les positions ennemies, puis les adresse au général TATIN, commandant la D. I.

Là, l'aspirant recommence son récit et ses explications. Le général l'écoute, le remercie, le félicite et l'adresse au Q. G. du secteur... A la nuit tombante, BUFFET, accompagné du sergent FRETTE, repartit pour le fort, portant au commandant RAYNAL et à la garnison les encouragements du commandant du secteur et l'annonce d'une nouvelle attaque pour les délivrer.

Le caporal-fourrier BORDAIS, interrogé par le commandant de l'A. D., donne des précisions sur l'efficacité du tir de l'artillerie ; les emplacements des mitrailleuses et des troupes allemandes ; le général de division lui fait préciser sur une photo d'avion les explications qu'il vient de donner, puis fait raconter à DUJACOURT son évvasion, lui serra la main après avoir épinglé sur sa poitrine et sur celle de BORDAIS la Croix de guerre vaillamment gagnée.

BOIS D'HAUZY - LE REPOS D'HIVER

Le colonel TAHON rassemble les débris de son régiment en arrière de Verdun, à Haudainville. Logées dans les péniches emprisonnées sur le canal, les compagnies attendent le signal du départ pour un repos bien mérité ; le 7, elles sont enlevées en autos-camions et portées de Lempire dans la région de Wassy.

Après un stationnement de huit jours qui leur permet à peine de prendre haleine, elles s'embarquent pour Sainte-Menehould, d'où une étape les conduit à Rapsécourt.

En juin, le 142^{ème} est encore en ligne, mais le nouveau secteur de bois d'Hauzy est un véritable paradis par contraste avec l'enfer de Verdun. Les lignes, très éloignées, permettent la libre circulation sous les couverts de magnifiques arbres que les obus n'ont pas encore atteints. Les tranchées sont toutes superficielles dans ce terrain marécageux, des gabionnades les remplacent par endroits, et une véritable mer de réseaux barbelés les sépare de celles de l'ennemi. Nos patrouilles circulent chaque nuit dans la plaine et nous assurent la maîtrise du « No Man's land ».

Après un mois passé dans ce secteur, le régiment quitte cette position agréable pour aller à Courtemont recevoir des renforts et combler les pertes de la bataille. La journée du 5 août apporte la consécration officielle de l'effort fourni par tous. Deux cent quatre croix de guerre sont épinglées sur la poitrine des glorieux défenseurs de Verdun ; anciens et nouveaux défilent, la tête haute, devant le général HIRSCHAUER, commandant le 18^{ème} C. A.

Le régiment séjourne encore quelque temps à Courtemont, puis se rapproche, par étapes, du secteur qu'il va occuper dans la région de Mesnil et Minaucourt.

Les bataillons tiennent alternativement le Cratère et les tranchées de Maisons-en-Champagne, passent en réserve à la cote 202 et au ravin des Pins, gagnent Erpont, Drouilly et Vitry-le-François, où ils s'embarquent pour aller cantonner dans la région de Château-Thierry.

A ce moment se produit une nouvelle modification dans l'ordre de la bataille. Par ordre du G. Q. G. en date du 29 octobre 1916, le 142^{ème} cesse de faire partie de la 124^{ème} D.I. pour former, avec les 53^{ème} et 415^{ème} R.I., la 163^{ème} D.I. aux ordres du général BORDEAUX.

Les manœuvres. - La concentration s'opère dans la région de Fismes. Des marches et des contre-marches, à travers le Tardenois, amènent le 142^{ème} à Chéry-Chartreuve, puis dans le village pittoresque de Bouleuse (É.-M., C.H.R., 1^{er} bataillon), Méry-Prémecy (2^{ème} bataillon), Sainte-Euphrasie (3^{ème} bataillon). Bientôt, il faut changer de cantonnement pour aller occuper une véritable ville de baraques Adrian, dressée à Léry et à Lagery, villages misérables dans un pays sale et boueux.

Pendant les mois d'octobre et novembre, des manœuvres ont lieu sur un terrain détrempe par des pluies continues, pour mettre au point des procédés nouveaux et appliquer les enseignements retirés des derniers combats.

Des équipes de grenadiers, de F.M. et de voltigeurs sont constituées et entraînées, puis des exercices de détails perfectionnent l'instruction de tous.

Le repos dans le camp retranché de Paris. - Vers la fin du mois de novembre, la 163^{ème} D.I., mise à la disposition du général commandant le camp retranché de Paris, va cantonner dans la région de Villers-Cotterêts.

Le 142^{ème} revoit au passage le château de Pierrefonds et va occuper un groupe de vieux villages paisibles et confortables, à l'est de la forêt de Compiègne, dans un pays agréable et pittoresque : É.-M., C. H. R. à Montgobert ; 1^{er} bataillon à Saint-Étienne ; 2^{ème} bataillon à Chelles ; 3^{ème} bataillon à Cœuvres.

Les mois de décembre 1916 et janvier 1917 s'écoulent dans le calme de ces cantonnements, au milieu d'une population sympathique.

Les compagnies travaillent à la création des défenses éloignées du camp retranché, de Paris, plantent des piquets, posent des fils de fer, creusent des tranchées, construisent des blockhaus et font des abatis.

Tous ces travaux sont interrompus par des exercices qui maintiennent l'entraînement ; par des jeux, des fêtes et des concours, et cette période constitue pour le régiment une véritable détente.

Les derniers jours de janvier, par un froid très vif, le 142^{ème} gagne, par étapes, Trilport (près de Meaux) d'où le train le mène vers le front est.

Mis à la disposition de la II^e armée, les régiments de la ,163^{ème} D.I. revoient Verdun, et le 142^{ème} rassemblé à Guerpont (Meuse), le 4 février, reçoit la visite du général GUILLAUMAT, commandant l'armée, qui lui confie la garde des Éparges, théâtre de fameux et sanglants combats.

LE SECTEUR DES ÉPARGES

(Février-Juin 1917)

Le régiment débarque, le 5 février, à Dugny au milieu de la nuit. Une étape le long des routes glacées le mène à Rupt-en-Woëvre, d'où les officiers exécutent les reconnaissances préparatoires à l'occupation du nouveau secteur.

Le 6 février, le 142^{ème} remplace le 274^{ème} qui tient les ruines des Eparges et les organisations qui les dominent. Lorsque le dispositif d'occupation est définitivement réglé, le colonel établit son P. C. dans le ravin de Sonveaux et deux bataillons occupent les premières lignes (quartiers Liège et Anvers); le dernier reste en réserve dans les bois de Gillaumont et la ferme d'Amblonville.

La position domine toute la plaine de Woëvre ; au premier plan, les squelettes de Fresnes, de Ménil et du Combres ; au loin, les cheminées fumantes du bassin de Briey.

Le secteur est très calme, mais les tranchées; creusées dans l'angle, coupées de gabionnades dans les bas-fonds, sont d'un séjour très pénible avec le mauvais temps. Cependant, le régiment organise la position. Les bataillons posent des fils de fer, creusent les tranchées, ouvrent de nouveaux boyaux.

Cette tranquillité dure peu. Les crapouillots de 58 écrasent régulièrement les organisations ennemies ; la réplique ne se fait pas attendre et les minens, à leur tour, détruisent tranchées et boyaux, réseaux de fils de fer.

Le 18 mars, au petit jour, l'ennemi fait une tentative sur nos petits postes du secteur Liège. Après un violent bombardement par obusiers et minenwerfers, il déclenche un tir d'engagement très serré qui isole complètement la 6^{ème} compagnie. En même temps, un groupe offensif cherche à atteindre nos petits postes. Immédiatement éventé, il est soumis à un feu de mitrailleuses, de F. M., de grenades et de V. B. qui le disperse. La Stosstrup rejoint précipitamment ses lignes après avoir subi de lourdes pertes.

Le 18 avril, il renouvelle sa tentative avec des moyens plus puissants encore sur les petits postes des quartiers Liège et Anvers. Encore une fois l'opération échoue sous le tir très nourri de notre artillerie et de nos grenadiers.

Cette marque d'activité demande une riposte. Dans la journée du 23, notre artillerie exécute un tir de destruction et à 9h 55, protégé par un tir d'engagement, un groupe offensif du 142^{ème}, conduit par le sous-lieutenant TRIN et l'aspirant BEAUFILS, s'élance sur l' « éperon des Mitrailleuses », attaque la première tranchée allemande d'où une quinzaine d'ennemis s'enfuient à son approche ; tandis que les fractions de protection font barrage sur les flancs, il se porte à la tranchée de soutien, explore les abris qu'elle renferme et les fait sauter. Après une vive lutte à la grenade, deux prisonniers restent entre nos mains et, à 20h 6, le groupe rejoint nos lignes avec sa capture.

Ce coup de main nous donne de précieux renseignements sur les organisations ennemies et les deux prisonniers, du 154^{ème} R.I., nous permettent d'identifier une division nouvelle.

12 mai. - Le secteur est devenu plus mouvementé ; constamment les minens bouleversent nos organisations et les patrouilles ennemies tentent d'aborder nos petits postes toujours vaillamment défendus par les grenadiers et les F. M.

Mais, le commandement envisage l'exécution d'un nouveau coup de main. C'est le 3^{ème} bataillon qui en est chargé. La 9^{ème} compagnie, sous les ordres du capitaine FREY, s'exerce dans les bois de Gillaumont, sur un terrain où sont figurées les organisations ennemies.

L'opération, sensiblement la même que celle du 23 avril, doit avoir lieu par surprise, sans longue préparation d'artillerie et nécessite une manœuvre de surprise. Il s'agit cette fois de ramener dans nos lignes des documents et des prisonniers plus nombreux.

Pendant quelques jours un tir très discret d'artillerie s'attache à entretenir les brèches faites dans les réseaux ennemis. Par nos crapouillots de 58, tandis que le lieutenant HUGUENIN avec son canon de 37 cherche à faire le coup d'embrasure pour détruire les mitrailleuses qui prennent d'écharpe le terrain où doit avoir lieu le coup de main.

Le 12 mai, à 20 heures, en même temps que l'artillerie exécute un tir de destruction très violent, une contre-batterie faite par gros obus ou par toxiques réussit à museler complètement l'artillerie ennemie.

A 20h 45, l'assaut est donné sous la direction du sous-lieutenant GESLIN DE BOURGOGNE. Des petits groupes surgissent des parallèles de départ, franchissent les réseaux, abordent les tranchées, entament immédiatement une lutte à la grenade avec les Boches qui se réfugient dans les abris. Parfois ceux-ci se rendent après une courte lutte, parfois ils s'entêtent dans leur résistance ; alors, l'intervention des grenades incendiaires punit leur obstination.

Grâce à leur élan, nos troupes atteignent rapidement l'objectif fixé et opèrent, en attendant l'heure du repli, la destruction des abris des minenwerfers et la recherche des documents. Mais les Allemands, ne pouvant déclencher qu'un faible tir de barrage, font intervenir un grand nombre de mitrailleuses et nos détachements traversent au retour une véritable nappe de balles ; les pertes, nulles pendant l'action, sont à présent sérieuses. Grâce au sang-froid de nos brancardiers, tous les blessés et les tués sont ramenés dans nos lignes. Le chef du détachement, le sous-lieutenant GESLIN DE BOURGOGNE, est malheureusement parmi les morts.

A 21 heures, tout est terminé et le secteur reprend son aspect habituel malgré la réaction assez vive de l'ennemi. Nos troupes ont fait sauter la plupart des abris, détruit les organisations allemandes, anéanti la garnison et ramené 18 prisonniers dont 2 officiers.

Cette opération montre une fois de plus l'esprit offensif et la remarquable endurance du 142^{ème}. Le général CHRÉTIEN, commandant le 30e C. A., vient féliciter les troupes et remettre des médailles militaires et des croix de guerre aux vaillants soldats qui ont pris part à l'action.

Le 10 juin, le régiment est relevé par le 41e R.I. et va se rassembler à Belrupt d'où des autos-carnions l'emportent jusqu'à Mauvages (Meuse).

Durant quinze jours, les troupes jouissent d'une détente complète dans ce pays paisible. Quelques exercices seulement maintiennent l'entraînement et amalgament les renforts venus remplacer les 600 camarades tombés aux Épargnes.

Il faut changer de cantonnement et, par étapes, le régiment gagne Montier-en-Der et Ceffonds, puis, quelques jours après, embarque à Brienne-le-Château, en route vers un nouveau secteur.

LE SECTEUR DU CORNILLET

(Juillet 1917)

Débarqué à Saint-Hilaire-au-Temple, une étape amène le régiment à Cheppy et à La Veuve.

Les batteries du voisinage font un vacarme ininterrompu et préparent les troupes à aller affronter à nouveau la bataille dans un secteur mouvementé.

Le 19 juillet, le 142^{ème} relève sur les Monts de Champagne l'héroïque division qui vient de soutenir de terribles combats pour améliorer les positions conquises naguère. Tous les bataillons sont en ligne: le 1^{er} occupe les pentes ouest du Cornillet; le 2^{ème}, les pentes nord-est; le 3^{ème}, le mont Blond. Une nouvelle offensive se prépare et pour alimenter en hommes la bataille, les troupes en ligne doivent tenir sans relève et sans repos.

Là encore, le 142^{ème} se met à l'ouvrage pour organiser le secteur, enlève les morts des derniers combats, creuse de nouvelles tranchées et de nouveaux boyaux, crée de toutes pièces des centres de résistance, pose des fils de fer et dispute à l'ennemi des petits postes que des attaques, aussi violentes que rapides, essaient de nous enlever.

Tous ces travaux, souvent démolis par le bombardement, nécessitent un labeur acharné de jour et de nuit, qui ne prend fin qu'avec la relève du régiment.

Le pays est détestable, le massif de Moronvilliers, garni de forêts verdoyantes avant les combats d'avril, n'est plus qu'un chaos de trous déchiquetés, de cratères et d'entonnoirs empoisonnés par les gaz et les cadavres qui gisent épars dans tout ce secteur. Le temps est devenu très lourd, la chaleur extrêmement pénible et l'approvisionnement en eau insuffisant.

Les combattants, ravitaillés seulement la nuit, n'ont à leur disposition qu'un litre d'eau apporté à grand'peine par les territoriaux de corvée.

Brusquement, dans la nuit du 24 au 25, le bombardement devient d'une extrême violence sur l'emplacement du 1^{er} bataillon. En même temps, les minenwerfers de gros calibres bouleversent nos tranchées et défoncent nos abris; la 2^{ème} compagnie souffre particulièrement, la tranchée est complètement nivelée et ses défenseurs ensevelis.

L'ennemi lance sa Stosstrupp qui est accueillie par une grêle de grenades lancées des trous de torpilles où le lieutenant VIEL a installé ses postes. L'attaque a échoué, 105 et 210 arrosent copieusement nos boyaux et nos tranchées pendant le reste de la journée.

L'aviation allemande est toujours très active dans le secteur, ses appareils d'observation survolent sans cesse nos positions à faible hauteur, malgré le crépitement enragé de nos mitrailleuses et de nos fusils. A 10 heures, le 25, l'un d'eux vient s'abattre entre les lignes, atteint par un « Nieuport ». Le caporal BERTOMIEUX tue à coups de fusil le pilote et l'observateur qui essaient de regagner les lignes allemandes toutes proches ; puis, le sergent LAMBERT se glisse en plein jour, en rampant, jusqu'à l'appareil, en rapporte le plan directeur, les clichés photographiques. Dans la nuit il renouvelle sa sortie avec le caporal BERTOMIEUX, pour ramener les mitrailleuses, pendant que les artilleurs ennemis objectivent l'appareil et réussissent à y mettre le feu.

A la tombée de la nuit, le bombardement redouble sur le mont Haut et fait croire à une attaque imminente sur tout le secteur. Tous se préparent à y faire face, des postes sont installés dans les trous de torpilles qui remplacent les tranchées, les agents de liaison circulent pour porter des ordres et les renseignements et à 19 heures notre artillerie déclenche le barrage. Le Boche n'attaque pas et nos patrouilles menées jusqu'aux réseaux ennemis, ramènent un prisonnier du 87^{ème} R.I.

Après ces dernières convulsions, l'ennemi semble se résigner à la perte des Monts et le secteur s'apaise. Enfin, le 2 août, le 248^{ème} R.I. vient remplacer le 142^{ème} qui va par étapes occuper les cantonnements de la région de Vitry-le-François.

Aux premiers jours d'août, le colonel est installé à Couvrot, avec le 3^{ème} bataillon et la C. H. R., le 1^{er} bataillon est à Loisy et le 2^{ème} à Vitry-en-Perthois.

La réorganisation du régiment s'opère rapidement ; il reçoit des renforts que des exercices et des manœuvres amalgament bientôt. Des séances, des jeux, des fêtes viennent apporter un peu plus de gaieté à tous.

Le 25 août, le général GOURAUD, commandant la IV^e armée, passe la 163^{ème} D. I. en revue sur le plateau du Signal de Gravelines, près de Vitry-le-François. Dans une allocution émouvante il retrace la brillante carrière et les longues années de service du colonel CORBIÈRES, et lui remet la cravate de commandeur.

Après un défilé impeccable, les troupes regagnent leurs cantonnements.

Des bruits de départ circulent déjà et le 30 août le 142^{ème} quitte ses cantonnements... Verdun allait le voir à l'œuvre pour la seconde fois.

VERDUN - 1917

Les autos-camions roulent en grande file sur la Voie sacrée emportant le 142^{ème} vers la grande bataille, vers une gloire nouvelle.

Le régiment relève, le 1^{er} septembre, les unités occupant la zone de Bezonvaux, deux bataillons en ligne (2^{ème} et 3^{ème}), le 1^{er} bataillon en soutien. Secteur difficile, dangereux et délicat. Accrochés à une pente abrupte, ayant à dos le Fond des Rousses, ravin profond et marécageux, les deux bataillons de ligne doivent tenir ou mourir. Une passerelle étroite et peu commode permet de franchir le Fond des Rousses, passage unique et précaire, le seul praticable, s'en écarter c'est l'enlèvement dans la boue, la mort lente et horrible. L'ennemi, nerveux, bouleverse nos tranchées, écrase nos abris. Des barrages fréquents et des tirs d'interdiction incessants, dans le Fond des Rousses rendent liaison et ravitaillement entièrement

pénibles. Qu'importe ! Le moral est excellent et chacun ferme et décidé. L'ennemi s'en aperçoit vite. Le 4 septembre, des groupes légers s'efforcent en vain de pénétrer dans nos tranchées. Les sentinelles vigilantes alertent et, après un vif combat à la grenade, l'ennemi se retire sans résultat.

Notre artillerie opère des tirs de destruction et des tirs d'écrasement. Le 5 septembre, deux reconnaissances commandées par les sous-lieutenants GOURC et GAUTHE, des 6^{ème} et 10^{ème} compagnies, pénètrent dans les tranchées allemandes et les trouvent inoccupées.

L'ennemi répond énergiquement avec son artillerie lourde. Le capitaine PUIVERT et une quinzaine d'hommes sont tués par un obus de gros calibre tombant à proximité du P. C. Roye. De tous côtés ce ne sont qu'éclatements, nuages de fumée noire, vapeurs toxiques empoisonnant l'atmosphère ! C'est l'enfer ! C'est Verdun !

La lutte d'artillerie se poursuit avec une intensité croissante. Le 8 septembre, à 5 heures, la 128^{ème} D. I. attaque. Le 2^{ème} bataillon est toujours en ligne, le 1^{er} en soutien, le 3^{ème} en réserve au tunnel de Tavannes.

Le 1^{er} bataillon reçoit bientôt l'ordre de se porter à Hassoulle. Le chef de bataillon s'établit à P. C. Violette. Le 3^{ème} bataillon, alerté, vient se grouper dans la région de Chauny en réserve de D. I. Le fracas de la bataille grandit d'instant en instant, la lutte d'artillerie atteint son paroxysme. L'ennemi, très bien renseigné par une aviation audacieuse et nombreuse, écrase nos positions. Les abris s'écroulent sous les obus à fusées retardées, le P. C. Chauny ensevelit sous ses ruines les coureurs et agents de liaison du bataillon.

Le 3^{ème} bataillon monte en première ligne et le colonel CORBIERES prend le commandement du secteur tenu par ses trois bataillons. Le secteur est extrêmement agité et la canonnade effroyable, ininterrompue. Le 11 septembre, l'ennemi lance une attaque sur les positions tenues par les éléments des 3^{ème} et 1^{er} bataillons. L'attaque échoue net grâce à l'énergique riposte de nos grenadiers. Le pilonnage s'accroît, tranchées et boyaux n'existent plus, les hommes se glissent de trous d'obus en trous d'obus en se rapprochant de la ligne allemande pour échapper à l'écrasement.

Pendant vingt-cinq jours et vingt-cinq nuits, c'est un bombardement perpétuel que supportent les bataillons ; attaques partielles, coups de main sur des petits postes se renouvellent journellement, mais nos hommes, soldats endurcis, ne connaissent ni les défaillances ni les fatigues, ils ne cèdent un pouce de terrain et se défendent jusqu'à la mort : soldats magnifiques que ceux du 142^{ème} à Verdun 1917 !

Glissant vers l'est, le régiment, dans les derniers jours de septembre, s'établit dans le secteur relativement calme de l'étang de Vaux. Les survivants de Verdun 1916 regardent avec étonnement le fort de Vaux à peine bombardé, les boyaux profonds dont les sinuosités franchissent croupes et vallées. Le paysage lunaire a perdu de son âpreté et une herbe rase et courte a poussé sur ce sol brûlé et empoisonné. Au loin dans la Woëvre, les cheminées fumantes de Briey dont, le soir, le rougeoiement des hauts fourneaux jette dans le ciel de fauves lueurs d'incendie. Cachée par la brume, se devinait Metz.

C'est le calme après l'ouragan : ce n'est plus Verdun. Le 3 octobre, le 142^{ème} relevé par le 2^{ème} zouaves allait jouir d'un repos bien gagné dans la région de Vertus.

Le général PASSAGA avait tenu à féliciter la 163^{ème} D. I. avant qu'elle ne quitte Verdun.

Le général BOICHUT écrit:

« Le général PASSAGA, commandant le 32^{ème} C. A., a chaudement félicité la division pour sa belle conduite devant Verdun. Il a tenu personnellement, en quittant le commandement, à renouveler au général commandant la 163^{ème} D. I. l'expression de sa satisfaction. »

Le 142^{ème} R.I. pouvait être fier, une nouvelle page de gloire était écrite à son livre d'or et crânement il avait maintenu l'héroïque devise : « Verdun! On ne passe pas ! »

LE CASQUE

(Champagne, 1917-1918)

Après un repos d'un mois clans la région de Vertus, repos mis à profit pour la remise en main des unités que des renforts ont complétées, le régiment relève, dans la nuit du 12 au 13 novembre, les unités occupant le sous-secteur du Casque.

Le temps est détestable, l'hiver est là, traînant avec lui son cortège de misère et de fatigues excessives, Tranchées et boyaux sont envahis par l'eau et la boue, les relèves sont longues et pénibles ; par la nuit noire le visage fouetté par la pluie, alourdi par un sac pesant, collé au sol par la boue gluante, le poilu va, admirable de courage et de ténacité. Les longues files indiennes circulent en silence dans les boyaux, attendant la lueur blafarde d'une fusée éclairante pour avancer.

Trébuchant dans les caillebotis, glissant dans un puisard rempli d'eau, heurtant le « merlon » qu'il n'aperçoit pas, le soldat français ne perd pas sa gaîté ni son entrain, il a toujours le mot pour rire, il « ne s'en fait pas ».

Beaucoup de travail dans le secteur. Les réseaux de fils de fer des tranchées nouvelles sont poussés activement. Chaque nuit, nos patrouilles circulent audacieusement, ne laissant aucun répit à l'adversaire.

Une organisation nouvelle du terrain en centres de résistance est créée de toutes pièces. Plusieurs opérations ennemies se brisent devant notre ferme résistance, tandis que, le 14 mars, un détachement de la 11^{ème} compagnie, avec le sous-lieutenant CHAPTAL, pénètre jusqu'à la seconde ligne allemande dont les défenseurs s'enfuient.

Les tirs d'artillerie gênent les travaux et nous causent chaque jour des pertes. Le tir indirect des mitrailleuses ennemies nous gêne également. L'aviation allemande montre généralement plus d'activité que la nôtre. Le 2^{ème} bataillon perd pendant cette période deux chefs de bataillon : le commandant PROSSAIRD, tué par éclat d'obus près du P. C. Bur, et le commandant DIBARD, tué par balle en visitant les tranchées de première ligne. Les bataillons alternent en ligne, en soutien et au repos dans les cantonnements de Billy-le-Grand, Vaudemanges.

Le 22 janvier, le Colonel CORBIÈRES, nommé commandant d'armes de la place de Toul, fait paraître l'ordre du jour d'adieux suivant :

« Désigné pour aller prendre les fonctions de commandant d'armes de la place de Toul, je quitte aujourd'hui le commandement du 142^{ème} R.I. Placé à la tête du régiment au mois d'août 1916, j'ai eu le

grand honneur de prendre part avec lui aux affaires des Épargés, du Cornillet, de Verdun, et j'ai pu admirer sa vaillance, son dévouement, son mépris du danger. Le 142^{ème} m'a donné les plus belles satisfactions de ma carrière militaire ; je suis fier d'avoir commandé un pareil régiment, et le souvenir des rudes journées passées ensemble, dans cette campagne, ne s'effacera jamais de ma mémoire. Je laisse à mon successeur un merveilleux instrument de guerre, et je suis certain que le 142^{ème} continuera sous ses ordres à donner l'exemple des plus hautes vertus militaires.

«Officiers, sous-officiers et soldats, je vous fais mes adieux en exprimant le profond regret de ne pouvoir vous conduire moi-même à la victoire finale.

«Vive la France immortelle !

«Vive le 142^{ème} R. 1. ! »

Le 3 février, le lieutenant-colonel DEVINCET prend le commandement du régiment à P. C. Jacquot.

SOMME - 1918

(Moreuil - Morisel.)

La 163^{ème} D. I., après un rude hiver dans les tranchées de Champagne, goûte la vie confortable de cantonnements sur les bords de la Marne. Le 142^{ème} R.I., cantonné à Billy-leGrand, Vaudemanges et les environs, travaille aux fortifications de la montagne de Reims et dans la région de Sept-Saulx, les Petites-Loges, Verzy.

Soudain, du nord un cri d'appel retentit ; l'armée anglaise a fléchi sous le choc teuton, la poussée allemande s'accroît, Amiens est menacé. La 163^{ème} D. I. vole au secours de notre alliée. Embarqué le 27 mars, après une longue randonnée en autos-camions, le 142^{ème} R.I. bivouaque le 29 mars près de Rouvrel.

Désormais, le 142^{ème} R.I. allait connaître une gloire moins obscure, la griserie de la victoire et l'enivrement du triomphe.

Plus de boyaux, plus de tranchées, plus de blockhaus bétonnés ; avec un certain étonnement, on contemple le riant paysage, bois verdoyants, villages intacts, vertes prairies, champs de bataille de demain. Avec une joyeuse souplesse, le régiment s'adapte immédiatement à la guerre en rase campagne.

Le 1^{er} bataillon et l'É.-M. se portent vers Merville, le 2^{ème} bataillon au bois de l'Arrière-Cour, cote 86, et le 3^{ème} bataillon, après avoir été dirigé sur Merville et Louverchy, organise la ferme de l'Espérance. Le 3 avril, une patrouille de la 2^{ème} compagnie, avec le caporal FAU, fouille Moreuil et ramène des prisonniers. A 20 heures, la 1^{re} compagnie attaque la cote sud de Morisel que le 415^{ème} R. 1. venait de perdre. L'attaque, renouvelée, nous permet de gagner du terrain et de ramener des prisonniers. Le sous-lieutenant MARCHAND, quoique blessé, en ramène 7.

Le 4 avril, les 1^{re} et 2^{ème} compagnies occupent Morisel ; la 3^{ème}, le bois 104.

Le 2^{ème} bataillon occupe la cote 86.

La 10^{ème} compagnie, dans la nuit du 3 au 4, a relevé les éléments du 415^{ème} sur la croupe au sud de Morisel. La 9^{ème} compagnie, en soutien à cheval sur la route Ailly-Morisel, garde le débouché du village; la 11^{ème}, qui n'a pu être relevée, est à la briqueterie. L'É.-M. du régiment se porte à la ferme Auchin. Il pleut, le jour se lève grisâtre et maussade.

A 5 heures, le bombardement se déclenche brutal. Les masses ennemies abordent nos positions.

La 10^{ème} compagnie, accrochée à la pente sud de Morisel, est bousculée ; les 1^{re} et 2^{ème} compagnies, fortifiées dans le village, soutiennent un combat court, mais d'une extrême violence. Tous les officiers tombent. Le lieutenant ARLES, un fusil à la main, s'élançait et tombe criblé de balles; la section de mitrailleuses du lieutenant LEMAIRE (3^{ème} E. M.) épuise ses munitions ; tournés par des éléments venant de Morisel, les servants se défendent vaillamment avec leurs mousquetons. Le lieutenant LEMAIRE tombe la cuisse brisée.

La 6^{ème} compagnie, commandée par l'énergique lieutenant GOUDART, offre une résistance acharnée. Elle ne se replie que, tournée, après avoir fait une hécatombe d'ennemis. Le lieutenant GOUDART est blessé.

Cependant, la 9^{ème} compagnie, bien postée au débouché de Morisel, ouvre le feu ; sous la précision de ses tirs, la ligne ennemie oscille et hésite. Les éléments des 1^{re}, 9^{ème} et 10^{ème} compagnies, qui ont pu échapper au premier choc, se replient en combattant. Sous la protection des feux de la 9^{ème}, le capitaine adjudant-major FREY fait replier lentement, sous une véritable nappe de balles, sa 10^{ème} compagnie et des éléments du 1^{er} bataillon. L'ennemi s'est arrêté, il n'ose aborder la position. L'enthousiasme est à son comble, dans cette guerre en rase campagne où la bravoure française reprend tous ses avantages, les hommes tirent, comptant joyeusement les ennemis qu'ils abattent, ne se sentant pas de joie. La progression ennemie paraît arrêtée, la croupe est trop bien gardée. Malheureusement, plus au nord, l'infiltration ennemie a amené le repli des éléments en liaison avec la 9^{ème} compagnie. La section de l'adjudant SAIRON se porte vaillamment à la baïonnette pour dégager la compagnie. Grâce à son sacrifice total, les trois autres sections peuvent se replier sur le bois 184.

Repli extrêmement dur, au cours duquel le sous-lieutenant CANTALOU est blessé. La compagnie perd tous ses officiers et les trois quarts de son effectif. Dans le bois 104, les capitaines FREY et VIEL, -les lieutenants RENOU, PILORGET et LARDONNAIS regroupent les unités, et une nouvelle résistance acharnée s'organise. L'adjudant et quelques éléments de la 3^{ème} compagnie se joignent à la 9^{ème} compagnie, ainsi que des hommes du 5^{ème} cuirassiers et une section de mitrailleuses de ce régiment. L'ennemi, prudent, n'aborde pas le bois et se contente momentanément de le cribler de balles. Le lieutenant BROUSSY établit ses canons de 37mm dans la ferme Mon Idée. Il tire à vue sur les groupes ennemis, tue pas mal de monde et démolit les mitrailleuses.

L'infiltration de l'ennemi se poursuit par les ravins nord et sud. L'arrivée de la 11^{ème} compagnie arrête cette progression dans le ravin sud. Le lieutenant PERINEL qui la commande est tué. La progression nord déborde rapidement le bois 104 ; malgré leur admirable résistance et leur bravoure, les éléments du 142^{ème} R.I. et du 5^{ème} cuirassiers sont forcés au repli dans la direction du bois Senécat et de la ferme de l'Espérance - repli qui s'effectue dans le plus grand ordre. La résistance s'organise à nouveau à hauteur de la ferme Auchin et l'ennemi hors d'haleine, ayant subi des pertes très élevées, ne peut poursuivre son attaque.

Le 5 avril, aucune attaque ennemie sur le front du régiment.

La 11^{ème} compagnie s'empare d'un officier allemand qui rend hommage au courage et à la bravoure du régiment et déclare que les pertes allemandes sont extrêmement sévères.

Le régiment est relevé, le 6 avril, par le 90e R.I. Après quelques étapes, le régiment embarque et rejoint le 4^{ème} corps en Champagne.

Les unités sont rapidement reformées et la garde du secteur des Marquises est confiée au régiment.

LES MARQUISES

A l'ouest du mont Cornillet, qu'il connaît bien, le régiment occupe le secteur des Marquises, du nom d'une ferme, sans doute jadis prospère. C'est la plaine, et le contraste surgit brutal avec les monts de Champagne. A l'est, la ligne des Monts, théâtre d'âpres combats et de bombardements titaniques. Le mont Haut, le Cornillet, le Casque, entièrement déboisés, semblent de grands fantômes neigeux; à l'ouest, Le [fort de la] Pompelle forme pendant. La plaine, moins ravagée, conserve sa végétation et ses bois, une tache sombre entre deux taches claires, la Vesle coule lentement entre des rives souvent marécageuses.

Des premières, lignes, l'œil s'arrête étonné sur les versants de la montagne de Reims, les villages de Verzy, Verzenay paraissent intacts ; le phare élève sa silhouette élancée au milieu des vignes que les Champenois cultivent avec amour. Des femmes, des enfants vont et viennent, travaillant là, sous le canon, presque à portée des balles allemandes. Vision tranquille, paysage plaisant, paysage trompeur dont l'apparence de tranquillité cache l'arme traîtresse : le poison ; le secteur des Marquises est un secteur à gaz.

Dès son arrivée en secteur, le régiment se met au travail : pose de réseaux de fils de fer, organisation de centres de résistance. Des patrouilles nombreuses circulent chaque nuit, explorant attentivement l'interligne, assez vaste dans cette région. A maintes reprises, rencontres et combats de patrouilles, pertes de part et d'autre.

Le 30 mai, à 4 heures, chacun est à son poste de combat le brouillard blanchâtre monte de la Vesle, le jour arrive lentement; un calme plat, pas un coup de canon, pas un coup de fusil. Soudain, brutal, le canon tonne : tir d'aveuglement suivi d'un tir d'encagement. De toutes parts, fusils-mitrailleurs et mitrailleuses crépitent. Des ombres bondissent dans la clarté aurorale. Les grenades éclatent sèches, avec des éclairs rouges.

La canonnade diminue rapidement d'intensité, et le soleil se lève calme, sur un secteur calme.

Coup de main classique, mais la surprise est manquée ; l'ennemi s'est retiré nous laissant 2 prisonniers blessés et 2 morts. La section de l'adjudant DANAU (compagnie FREY) s'est bien comportée. Les bataillons alternent en ligne, en soutien et au repos, et la vie de secteur suit son cours. Cependant, une attaque allemande semble se laisser prévoir, sur notre front, des indices de plus en plus nombreux en révèlent chaque jour la préparation. Il est nécessaire d'avoir une certitude, il faut des prisonniers; l'ennemi paraît vouloir refuser le combat, les sentinelles se replient à la moindre alerte, un coup de main est décidé.

Le 10 juillet, à 2 heures, le lieutenant TRIN s'élance, pénètre dans les tranchées allemandes dont les défenseurs s'enfuient. Le lieutenant TRIN, aidé du sergent VALAIX, parvient à grand-peine à rattraper un des fuyards et à le ramener dans nos lignes.

Le 11 juillet, nouveau coup de main exécuté par les compagnies VIEL et LEFÈVRE (10^{ème} et 9^{ème}).

La 10^{ème} compagnie fouille la tranchée Leopoldshöhe. La 9^{ème} compagnie attaque le réduit de Bertram, y rencontre une sérieuse résistance, perd le sous-lieutenant MARTIN et une dizaine d'hommes. Par trois fois, le lieutenant LEFÈVRE ramène son unité sur ses objectifs; une fois de plus, le lieutenant DEROMIEU se fait remarquer par sa bravoure. Le coup de main se termine à 18h 40, nous donnant 12 prisonniers et 2 mitrailleuses. De nombreux abris sont détruits ainsi que des minenwerfers.

Le 12 juillet, le général GOURAUD remettait sur le champ de bataille les décorations aux officiers et soldats ayant participé au coup de main ; les renseignements fournis par les prisonniers étaient précieux. En effet, l'attaque allemande était décidée à brève échéance, elle allait se déclencher.

Le 13 juillet, le commandement prescrit l'évacuation de notre ligne avancée. De simples éléments de surveillance subsistent, la défense est reportée tout entière sur la ligne intermédiaire.

La journée du 14 se passe dans l'attente. A 23h 45, le régiment est alerté. La préparation d'artillerie allemande commencera à 0 heure, le 15 juillet.

A 0 h 10, l'artillerie allemande ouvre le feu. Toute la position avancée au nord de la Voie romaine est écrasée sous les obus de tous calibres. La position intermédiaire demeure intacte. Une grande proportion d'obus asphyxiants oblige les troupes à conserver le masque toute la nuit. Le barrage redouble d'intensité et à 4h 15, l'infanterie allemande sort de ses tranchées. Nos éléments de surveillance, malgré le bombardement effroyable qu'ils viennent de subir, exécutent ponctuellement leur mission; des fusées partent annonçant l'attaque, puis la progression de l'attaque. Les vagues allemandes déferlent sur nos positions, mais se heurtent bientôt à la résistance de nos éléments avancés ; les faits d'armes individuels se multiplient. Le lieutenant TRIN, enfermé dans un groupe de combat, défie toute attaque.

Il tue de sa main une douzaine d'ennemis et conserve sa position. Blessé, il se rend au poste de secours et est fait prisonnier au cours du trajet par des éléments ayant tourné son G. C.

L'attaque allemande, dissociée par l'admirable résistance de ces troupes de surveillance qui pendant quatre heures ont subi un bombardement infernal et qui combattent avec le masque, se brise net sur la position intermédiaire, solidement tenue par les 1^{er} et 3^{ème} bataillons.

Le capitaine adjudant-major SERRET, commandant le 2^{ème} bataillon (de surveillance), a tenu le chef de corps au courant des péripéties de la lutte par téléphone et par T. P. S ; son P. C, transformé en G. C., a été le théâtre d'une lutte sanglante et opiniâtre. L'Allemand, essoufflé, s'arrête et, sur le front du régiment, la lutte paraît enrayée ; cependant, le régiment voisin de gauche a fléchi momentanément sous le choc, obligeant des éléments du 1^{er} bataillon à faire face à gauche. L'ouvrage de la Source est attaqué avec une rare violence, mais la défense est acharnée. Le lieutenant BROUSSY est là avec ses Stokes et ses 37mm et fait du ton travail.

Le sous-lieutenant GAUTHE et ses mitrailleuses interdisent au Boche toute progression. Plusieurs officiers tombent, les sous-lieutenants SAINT-JEAN, RICHE sont frappés à la tête de leur troupe. Mais c'est en

vain que les Allemands essaient de mordre sur nos positions. La compagnie COMPEYRON, avec les sous-lieutenants PAIN et BURLE, repousse toutes les attaques avec une vigueur qui ne se dément pas.

Les jours suivants, des combats locaux acharnés ont lieu sans que l'ennemi ne puisse prendre à aucun moment pied dans nos positions. Le 17 juillet, le colonel DEVINCET est blessé à son poste.

Le 18 juillet, le régiment bien réduit, bien fatigué, mais dont le moral est exalté par le succès, passe à la contre-attaque. Il s'agit de dégager les abords de notre ligne de résistance et de chasser l'ennemi des bois où il est tapi.

A 13 heures, nos reconnaissances offensives repoussent l'ennemi et atteignent la Voie romaine. L'élan est admirable, 13 prisonniers et un important butin, mitrailleuses, matériel, couronnent notre succès. Les boyaux et la plaine sont jonchés de cadavres allemands. Du 19 au 21 juillet, des actions locales extrêmement violentes se déroulent, au cours desquelles les soldats du 142^{ème} R.I. se distinguent par leur énergie et leur bravoure.

Le 21 juillet, le régiment quitte le sous-secteur Fabert.

Le général GOURAUD, en souvenir des glorieuses journées, adresse aux troupes de la IV^e armée la proclamation suivante :

« Dans la journée du 15 juillet, vous avez brisé l'effort de quinze divisions allemandes appuyées par dix autres. Elles devaient, d'après leurs ordres, atteindre la Marne dans la soirée ; vous les avez arrêtées net là où nous avons voulu livrer et gagner la bataille.

« Vous avez le droit d'être fiers, héroïques fantassins et mitrailleurs des avant-postes qui avez signalé l'attaque et l'avez dissociée, aviateurs qui l'avez survolée, bataillons et batteries qui l'avez rompue, états-majors qui avez si minutieusement préparé ce champ de bataille. C'est un coup dur pour l'ennemi, c'est une belle journée pour la France.

« Je compte sur vous pour qu'il en soit toujours de même chaque fois qu'il osera nous attaquer, et de tout mon cœur de soldat je vous remercie. »

Après quelques jours passés à Louvercy, le régiment relève dans le sous-secteur Fabert, dans la nuit du 28 au 29 Juillet. Le secteur reste agité : l'artillerie, nerveuse, déclenche des barrages fréquents ; le ravitaillement, souvent « gazé », est pénible.

Les travaux sont poussés activement, les patrouilles nombreuses et délicates.

Le 19 août, vers 13 heures, un sous-officier allemand et un homme tentent d'enlever une de nos sentinelles avancées dans le bois du Génie. Après une lutte corps à corps, le sous-officier est terrassé et, fait prisonnier, le soldat blessé a réussi à s'enfuir.

Le 19 août, une patrouille de la 11^{ème} compagnie, commandée par le sous-lieutenant TAMARELLE, tente d'enlever un petit poste ennemi dans la région du bois du Génie. Éventée, la patrouille est soumise à des tirs de mitrailleuses et à un violent bombardement par grenades à fusil. Le sous-lieutenant TAMARELLE est grièvement blessé ; un sergent et quatre hommes tombent mortellement atteints. Alors, n'écoutant que leur courage, le Sergent CABROL et le soldat FROSSART se tapissent sur le sol, puis,

Historique du 142^{ème} RI (Anonyme, Berger-Levrault, sans date) numérisé par Christophe Gendron

avec des précautions d'Indiens, rampent jusqu'auprès de leur Officier et le ramènent dans nos lignes ; retournent près de leurs camarades et réussissent, après de longues heures d'angoisse au prix de fatigues inouïes, face à face avec un danger permanent, à les ramener dans nos lignes. Le Sergent CABROL, rendant compte de sa mission, déclarait à son commandant de compagnie : « C'est égal, ça a été dur, mais ils ne les ont pas eus ! »

Le lendemain, dans Thuisy, le général BOICHOT décorait ces deux braves, face à l'ennemi.

Les bataillons alternent en secteur (sous-secteur Fabert), en soutien (village de Thuisy) et au repos (camp des Excavatrices).

Le 24 août, le colonel DEVINCET, à peine rétabli de sa blessure, reprend le commandement du régiment.

LA BATAILLE ET LA POURSUITE

Après une courte période de repos, passée à quelques kilomètres du front, le régiment relève, le 18 septembre, les unités occupant le sous-secteur du Mont-sans-Nom La cote 181 domine notre ligne. Le 25 septembre, un bataillon du 415^{ème} et 1^{er} bataillon du 142^{ème} R.I. doivent l'enlever et l'organiser.

A 5h 25, le 1^{er} bataillon (commandant PINHEDE) et une section de la 11e compagnie (adjudant PELLEQUER) se portent à l'assaut des positions allemandes avec un entrain magnifique ; les éléments de surveillance sont bousculés et un combat à la grenade extrêmement âpre commence. Nos grenadiers progressent rapidement, l'adjudant PELLEQUER avec 15 hommes s'empare de 2 mitrailleuses et de 18 prisonniers. Tous les objectifs sont atteints grâce à l'élan et au courage de chacun. Le barrage allemand arrive trop tard. Le 1^{er} bataillon organise la position conquise de haute lutte, 36 prisonniers dont 5 sous-officiers sont entre nos mains.

Le 27 septembre, un avion ennemi est abattu dans nos lignes par un de nos F.M. Le 28 septembre, à 5h55, une forte contre-attaque allemande est lancée sur nos positions, une riposte foudroyante la fait échouer ; cependant des ennemis réussissent à prendre pied dans les positions tenues par la 2^{ème} compagnie. L'ennemi prolongeant sa contre-attaque vers l'ouest, réussit à forcer au repli la droite du 415^{ème}, la situation devient critique, cependant le 1^{er} bataillon se cramponne au terrain et tient bon.

Le lieutenant BROUSSY met en œuvre toute son artillerie de tranchée et la 10^{ème} compagnie, avec le lieutenant BONHOMME, est lancée à la contre-attaque. Avec une fougue magnifique, la 10^{ème} compagnie s'élançait, fortement appuyée par une contre-attaque des Ire et 2^{ème} compagnies (capitaine SoYER et lieutenant COMPRYRON) ; l'ennemi est repoussé, les positions intégralement rétablies et les poilus, victorieux, saluent le repli boche des accents joyeux de Madelon . Les pertes sont sévères mais celles des Allemands sont lourdes, les mitrailleurs du sous-lieutenant PILORGET ont fait merveille et les cadavres s'entassent devant leurs pièces. Le sous-lieutenant PAIN, de la 2^{ème} compagnie, a été tué d'une talle au front, à la tête de sa section.

L'ennemi hors d'haleine abandonne le combat, le 1^{er} bataillon est relevé clans la nuit du 30 par le 2^{ème} bataillon.

Le 4 octobre, le 2^{ème} bataillon s'empare d'un sous-officier et de quatre soldats allemands.

La poursuite. - Le 5 octobre, ordre d'attaque générale : sous les coups violents de nos corps de droite, l'ennemi recule rapidement et sa position est intenable. Il se décide au repli. Le 5 octobre, à 5 heures du matin, le régiment « démarre ». L'ennemi a évacué la position, la poursuite s'organise. Après avoir cueilli au passage cinq Allemands attardés dans les abris du Mont-sans-Nom, la guerre en rase campagne reprend, et c'est avec entrain que nos patrouilleurs fouillent bois et camps boches. Le 5 au soir, le régiment atteignait la Suippe et s'établissait à Bétheniville, Pont-Faverger.

Toute tentative de franchissement de la rivière échouait, la rive septentrionale de la Suippe garnie de mitrailleurs sous abris, était solidement tenue.

Les journées suivantes, plusieurs tentatives de franchissement de la Suippe échouent, nous causant des pertes.

Cependant, à Bétheniville une tête de pont est établie. Le 11 octobre, la poursuite reprend, l'ennemi précipite sa retraite, un mince rideau de mitrailleurs de cavalerie subsiste seul et refuse le combat ; le 11 au soir, le régiment capture un homme du 5^{ème} régiment de uhlans. Le régiment bivouaque dans la région d'Aussoince. Le 12 octobre, le 142^{ème} dépasse Perthes et couche sur ses positions. Le 13 octobre, la progression continue, mais une forte résistance est organisée dans Sault-lès-Rethel ; la rive nord du canal et les rives de l'Aisne sont fortement occupées. Le 1^{er} bataillon subit des pertes sévères mais réussit à s'emparer et à conserver la scierie. Les mitrailleuses ennemies, nombreuses et bien postées, arrêtent toute tentative de progression.

Le 142^{ème} R. I, fortement éprouvé, ayant subi des pertes élevées et des fatigues excessives, est relevé clans la nuit du 19 au 20 octobre par le 137^{ème} R.I. et va cantonner dans, la région du Châtelet- sur-Retourne.

Dans la nuit du 30 au 31 octobre, le régiment fait mouvement vers le nord-est et reçoit l'ordre, le 2 novembre, de franchir l'Aisne à Voncq. Le régiment continue son mouvement en se conformant à celui des éléments le précédant mais, le 4 novembre, ordre est donné au régiment de relever immédiatement en ligne le 19^{ème} R.I.

Le régiment relève sur le, canal des Ardennes (rive sud), entre Seurny et le moulin de la Tortue. L'ennemi occupe la rive nord et montre une grande activité de mitrailleuses.

Le 6 novembre, le régiment franchit le canal et progresse jusqu'à Bouvellemont et Jonval. Le 7 novembre, la progression continue, des mitrailleuses ennemies sont bousculées sur les hauteurs de Boutancourt et des éléments du régiment poussent jusqu'à l'Orangerie sur la Meuse, à l'est de Flize. Le régiment occupe la rive gauche de la Meuse, l'ennemi est très fortement retranché sur la rive droite et ses mitrailleuses tirent sans répit. Tous les ponts ont sauté.

Le 2^{ème} bataillon, en amont de Nouvion-sur-Meuse, réussit à franchir la Meuse sur des radeaux. L'établissement et la conservation des têtes de pont est extrêmement pénible. Toute la journée du 10 les 2^{ème} 3^{ème} bataillons sont soumis à des feux de mitrailleuses. Cependant, les bataillons s'accrochent, avec énergie au terrain, élargissent leurs gains et réussissent à se maintenir sur la rive droite de la Meuse.

Le 1^{er} bataillon est demeuré sur la rive gauche. Le colonel DEVINCET et l'É.-M. sont à Flize.

La fin des hostilités surprend le régiment au moment où il s'apprête à exécuter un nouveau bond en avant.

Le 11 novembre, à 11 heures, l'armistice met fin aux hostilités ; tous les hommes du 142^{ème} R.I. se dressent alors d'un bond, présentent les armes, baïonnette au canon et lancent à pleins poumons, aux échos de la Meuse, le nom de notre chère patrie qu'ils ont contribué à sauver :

Vive la France !

APOTHÉOSE

En récompense des services rendus par le régiment, pour rendre hommage à sa bravoure, à son esprit de sacrifice et à son dévouement au service de la patrie, le maréchal PÉTAIN lui confère la fourragère aux couleurs de la Croix de guerre.

La première citation à l'ordre de l'armée rappelle que par deux fois, dans la Somme et en Champagne, le régiment brisa net la sauvage ruée et ruina les espérances de l'ennemi en sauvant Amiens et Châlons.

La seconde citation rappelle qu'après une avance foudroyante, le régiment réussit à franchir la Meuse et à se maintenir sur des positions bien précaires.

1^{ère} citation.

« Régiment de premier ordre, toujours au fort de la bataille sous les ordres de son chef, le lieutenant-colonel DEVINCET. Chargé de s'emparer d'un bastion avancé de la ligne allemande, l'a enlevé sans coup férir, maîtrisant la résistance de l'ennemi, brisant des contre-attaques deux fois supérieures en nombre. Lancé à sa poursuite, forçant à Pont-Faverger en ruines le passage de la Suippe, après de durs combats, puis celui de la Retourne, est parvenu jusqu'à l'Aisne, arrachant à l'adversaire sa tête de pont du Sault. Réengagé le 4 novembre, a franchi le canal des Ardennes à Semuy et mené l'ennemi jusqu'à la Meuse, prenant dans son avance canons, mitrailleuses, matériel, délivrant des villages. Enfin, dans un effort suprême, franchissant la Meuse sur des radeaux, a pris pied sur la rive droite sous le feu des mitrailleuses et gardé le terrain conquis de haute lutte, malgré l'infériorité de la position, malgré ses pertes, malgré la résistance acharnée et les contre-attaques de l'adversaire, lui imposant jusqu'au bout sa volonté. »

(Décision du maréchal de France, commandant en chef les armées de l'Est, du 30 décembre 1918.)

2^{ème} citation.

« Régiment brave et sûr, dévoué à son devoir, animé au plus haut point de la volonté de vaincre. Sous le commandement de son chef, le lieutenant-colonel DEVINCET, a brisé nettement, à deux reprises différentes, l'élan puissant de l'ennemi sur deux points décisifs, d'abord du 30 mars au 5 avril, devant Morisel, ferme Anchin, où le régiment a largement contribué à barrer la route d'Amiens à un ennemi d'une supériorité écrasante. Puis le 15 juillet 1918, en Champagne, où il a arrêté complètement, par la puissance et la précision de ses feux, grâce au dévouement, au devoir et à l'esprit de sacrifice de ses cadres et de ses soldats, la progression d'un ennemi mordant, décidé à percer coûte que coûte. Enfin, après les durs combats du 17 juillet, où son chef de corps fut blessé, est passé résolument, les 18 et 19 juillet, sous le commandement du chef de bataillon CAMPESTRE, à l'offensive, malgré ses pertes, a conquis et

Historique du 142^{ème} RI (Anonyme, Berger-Levrault, sans date) numérisé par Christophe Gendron

conservé du terrain au cours de durs combats faisant des prisonniers à l'ennemi et lui capturant de nombreuses mitrailleuses. »

(Ordre du 11 février 1919.)

Enfin, la paix étant signée, le régiment est appelé à l'honneur de participer à la fête de la victoire. Le 14 juillet 1919, le glorieux drapeau du 142^{ème} R.I. portant la Croix de guerre et la fourragère, précédé du chef qui le conduit à la peine et à la gloire, partage avec lui l'honneur de passer sous l'arc de triomphe de l'Étoile.

Dans l'or éblouissant d'un soleil radieux, l'emb^{ème} sacré rayonne. Ses glorieuses blessures lui font une auréole et le cœur étreint d'une respectueuse émotion, le 142^{ème} R.I. contemple son drapeau où, bientôt, les noms de la Lorraine – Ypres – Yser – Beauséjour – Vaux – Champagne - la Meuse, étincelleront en lettres d'or auprès de ceux de Lutzen – Bautzen – Champaubert - Montmirail.

Les héros de 1914 ont été dignes de ceux de 1814.